







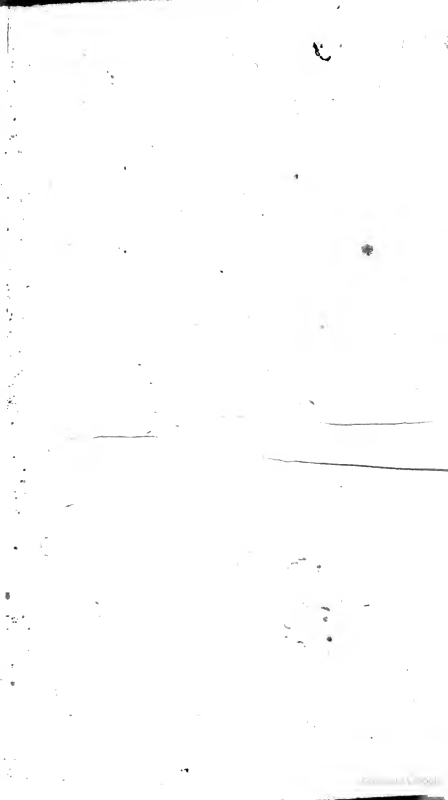
A. 12.

25. 3 - 9 - 3 - 5

Saurin

Tom o. 338

RKF - o. 177





M I R Z A

E T

F A T M É ,

CONTE INDIEN.

A N T H

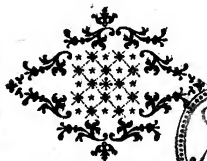
II

A N T H

II

1895

MIRZA
ET
FATMÉ,
CONTE INDIEN,
Traduit de l'Arabe.



A LA HAYE.

M. DCC. LIX.

ANNEE

DE

1871

COMTE IMPERIAL

de l'Empire



LE 15 JANVIER

—

1871

F

L E T T R E
DU TRADUCTEUR
A UN AMI.

ENFIN, mon cher Ami,
me voici après dix ans
de retour de mes longs
voyages : je les ai faits en
Philosophe, & vous jugez
bien que j'ai trouvé beau-
coup moins de merveilles
que les Voyageurs ordinai-
res ; c'étoit les hommes que
j'étudiois bien plus que les
monumens : j'en ai vû de

A

2 *Lettre du Traducteur*

tout pays & de toute espèce ; j'ai vû des Chapeaux , des Turbans , des Bonnets , des Clochers , des Minarets , des Tours de porcelaine , des Palais , des Cabanes , des Tentes : ici la terre fermée de bled , là de ris , dans un autre endroit couverte de troupeaux ; enfin j'ai parcouru la terre , mais presque par-tout , j'ai vû les misérables humains victimes de la superstition & de la tyrannie ; j'ai vû les préjugés arborer un étendard sacré , & faire plier sous un joug de fer le cou des

à un Ami.

3

mortels imbécilles : j'ai vu
les Peuples respectivement
étonnés de la sottise des peup-
les voisins, & ne pas sen-
tir la leur ; le Brachmane
se mocquer des voyages de
Mahomet dans la Lune ; le
Derviche rire des Méta-
morphoses de Visnou & de
la transmigration des Ames ;
tous les hommes se traiter
de fous, l'être tous en ef-
fet, & ne pas s'en douter.
Presque partout j'ai vu une
multitude immense consu-
mée de travaux pour en-
tretenir la molle oisiveté
de quelques heureux fai-

A ij

4 *Lettre du Traducteur*

néans ; j'ai vû cette multitude privée de sa part aux fruits de ses labeurs , faire croître le bled & ne vivre que d'orge , cultiver la vigne , & ne boire que de l'eau : je l'ai vû languissante de besoin , manquer des plus grossiers alimens pour satisfaire sa faim pressante , tandis que les mets les plus délicats pouvoient à peine exciter le goût dédaigneux d'un petit nombre d'hommes gorgés de délices : j'ai vû ces derniers recevoir comme une dette les faveurs de la fortune , regar-

à un Ami.

der comme un privilège de leur espèce, ce partage inique qui met toute la peine d'un côté, & tous les fruits de la peine de l'autre; je les ai vû se croire des êtres à part, & destinés par leur nature à être les heureux de la terre dont ils font le fardeau.

Enfin, mon cher ami, j'ai trouvé partout la sottise & le malheur. Ce sont des plantes naturelles à tous les climats, & il faut avouer que l'homme, ce néant orgueilleux, qui se dit Roi de la nature, a payé bien cher

A iij

6 *Lettre du Traducteur*

le sombre éclair de sa courte existence. Après tout quand on considère la brièveté du songe de la vie, on trouve que les choses ne valent pas l'importance qu'on y met. Bonheur & malheur, plaisir & peine, tout va bientôt se perdre & s'engloutir dans cet Océan immense de l'éternité.

Je pourrai dans la suite vous communiquer mes remarques particulières sur les différentes Nations que j'ai vûes : Vous verrez comment la Coutume, la Re-

ligion, & sur-tout le Gouvernement ont diversifié un fond qui est partout le même : Aujourd'hui je ne vous écris que pour vous envoyer la traduction d'un Conte Indien, qui m'est tombé entre les mains lorsque j'étois à Deli. Le manuscrit sur lequel j'ai fait cette traduction est écrit en langue Arabe, & n'est lui-même qu'une traduction de l'original qui est dans la Bibliothèque du Grand Mogol, écrit dans une langue ancienne & savante qu'on appelle *le Hanscrit*. L'ou-

8 *Lettre du Traducteur*
vrage est dédié à la Sul-
tane Sutlumé. On ne fait
en quel siècle a vécu cette
*Beauté bienfaisante, Protec-
trice des arts & des talens,*
qu'elle-même cultivoit ; mais
si on pouvoit croire à la
Métempicoïse, on retrou-
veroit sans peine l'Ame de
Sutlumé, non moins bien
logée de nos jours qu'elle
a pû l'être du tems de l'Au-
teur. Je ne vous dirai rien
du mérite de l'Ouvrage ;
Puisque je l'ai traduit, j'ai
cru qu'il valoit la peine de
l'être ; me suis-je trompé !
Lisez & jugez.

ÉPIÔRE

DÉDICATOIRE

DE L'AUTEUR

A LA SULTANE

SUTLUMÉ.

C Harmante Lune du premier Trône de la terre ,
je ne vous adresserois point
mon hommage, si vous ne brilliez
que de la splendeur empruntée
du Soleil des Indes ;
mais la beauté est elle-même
un Soleil qui brille de son

10 E P I T R E .

propre éclat : chaque pays a
 ses Dieux différens à qui la
 crainte a dressé des Autels :
 toute la terre est l'Autel de la
 Beauté élevé par l'Amour ;
 mais si la Beauté a des droits
 sur notre adoration , c'est sur-
 tout la Beauté bienfaisante
 semblable à l'Astre fécond
 dont l'heureuse influence se
 fait sentir à tout ce qu'il éclai-
 re. A ce titre , belle Sutlu-
 mé , recevez l'hommage de
 tous les mortels , & agréez
 en particulier le mien que je
 consacre à la Protectrice des
 arts & des talens, Vous faites

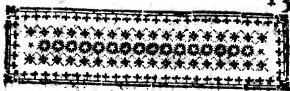
EPI TRE. II

plus que les protéger, vous les cultivez vous-même : les talens embellis par vous se sont produits sous la bannière des Graces. La Nature avoit mis en vous celui de plaire, vous en avez paré tous les autres. Ils sont plus redevables au charme que vous leur prêtez qu'à toute la protection qu'il vous est si honorable de leur accorder. Puissiez-vous, belle Sutlumé, jeter un regard favorable sur l'Ouvrage que je mets à vos pieds ! Qu'aurai-je à désirer, s'il a le bonheur de vous plaire, & que pourra

12 EPI TRE.

*m'opposer la critique , lorsque
j'aurai pour moi le suffrage de
l'esprit rendu par l'organe de
la Beauté!*





M I R Z A

E T













F A T M E,

CONTE INDIEN,

PREMIERE PARTIE,

CHAPITRE PREMIER,

*Conseil; Choix d'un Visir;
Cérémonie des Balances.*





 U tems des Fées, Mah-




 A moud, Sultan des




 Indes, ayant perdu son

14 *Mirza & Fatmé,*
Grand Visir assembla le Di-
van. Il s'agissoit du choix
d'un successeur. Zenghi
(c'est le nom de ce Grand
Visir) n'étoit pas aisé à rem-
placer : après avoir fait pé-
rir Ogoulkan & toute la
famille Royale , à l'excep-
tion d'un fils au berceau ,
cet habile scélérat avoit éle-
vé Mahmoud sur le Trône ;
& sous ce fantôme de Roi
il avoit regné lui-même &
gouverné en grand homme.

Deux Prétendans aspi-
roient à la place de Zen-
ghi : on les nommoit Na-
dir & Taher. Nadir per-

sonnage grave , ensevelissoit une petite tête dans un vaste Turban. Il possédoit supérieurement la moue de Ministre , étoit froid , ne parloit que par monosyllabe , mais ne manquoit pas de capacité. Taher étoit un petit homme qui portoit le plus gayement du monde la plus énorme bosse du Royaume : il avoit le front serein , la bouche riante , on lui attribuoit le mérite suprême d'avoir inventé le grand art de persifler. Quant aux affaires , elles ne prenoient jamais rien sur son

16 *Mirza & Fatmé,*
enjouement : c'étoit toujours avec un bon mot qu'il ruinoit une Province. Le Divan se déclara pour Nadir : Oh, oh, dit Mahmoud, je vois bien que rien n'est tel que d'avoir un Conseil pour faire des sottises ! Je ne m'étonne pas si la plupart des Princes en font tant, tous les Sultans ne sont pas des génies ; je rends justice à la gravité de Nadir, & à la vaste capacité de son Turban ; mais croit-on que cela suffise pour faire un Ministre ! L'essentiel c'est qu'il ait de l'esprit ; Taher m'a toujours fait
rire

rire. C'est lui que je choisis.
A ces mots, tout le Divan
cria (a) *Karamat! Karamat!*
c'est-à-dire, *Merveille!*
Merveille! non qu'on ne
jugeât le choix du Sultan
très-ridicule, mais parce
qu'à sa Cour on avoit passé
en proverbe deux vers Per-
siens, dont le sens est (b)
Que si le Sultan dit en plein
midi qu'il est nuit, il faut

(a) C'est ainsi que s'écrient encore
chez le Mogol les Grands de sa Cour
lorsqu'il dit les choses les plus com-
munes. Voyez les Mém. de Bernier,
pag. 78.

(b) Bernier rapporte les deux vers
Persans, pag. 78.

18 *Mirza & Fatmé ,
dire que voilà la Lune & les
Etoiles.*

Mahmoud se retira dans son Harem tout glorieux de son choix , & tout ésoufflé de la peine qu'il avoit eu à le faire. Il se jetta sur un sopha , & attendit le remerciement du nouveau Visir. Tasher s'en acquitta si plaisamment , que le Sultan gros , court & ventru , se renversant sur son sopha à force de rire : *Vas* , lui dit-il , tu es un homme admirable , je ne pouvois faire un meilleur choix , mais prends un gros turban afin qu'on n'ait rien à

dire ; du reste charge-toi de toutes les affaires , ne m'en parle jamais & fais-moi toujours rire. A ces mots il tendit à Taher le grand ongle que les Sultans des Indes laissoient croître au petit doigt de leur main gauche. Taher comblé de cette faveur , baïsa respectueusement l'ongle sacré , frappa trois fois la terre de son front ; fit trois plaisanteries & se retira.

Taher avec toute sa gayeté gouvernoit durement , & souvent il arrivoit que ce qui avoit fait rire le Sultan

20 *Mirza & Fatmé ;*
& son Conseil , faisoit pleurer tout le Royaume : on le représentoit à Mahmoud : *Quand je ris , disoit-il , est-ce que tout le monde ne doit pas rire ? Merveille ! Karamat !* disoient les Courtisans.

Il revint néanmoins tant de plaintes au Sultan , il en fut si fatigué , que pour les faire cesser & confondre publiquement l'envie qu'il croyoit qu'on portoit à Taher , il résolut d'avancer une cérémonie qui se faisoit tous les ans : il y avoit de grandes balances d'or où l'on pe-

Conte Indien. 21

soit le Sultan (c) ; par l'augmentation ou la diminution de son poids , on jugeoit du bonheur ou du malheur de l'Etat. Mahmoud se mit dans les balances , son poids se trouva augmenté : *Je le sçavois bien , dit-il , que mes Peuples étoient heureux ; je jure par mon embonpoint sacré que le premier qui me parlera d'affaires sera traité comme un ennemi du bien public. Ah , Karamat ! Karamat ! s'écria-t'on. Ce mot vola de*

(c) Cet usage est encore observé , & se fait en grande cérémonie. V. Bernier , p. 98.

22 *Mirza & Fatmé,*
bouche en bouche, & à la
Cour, tout, jusqu'aux mar-
mitons, répétoit en levant
les mains au ciel, *Karamat!*
Karamat!

La cérémonie des balan-
ces fut suivie d'une marche
trionphante du Sultan dans
Lahor, Capitale du Royau-
me. Il en fit le tour au son
des tymbales & des trom-
pettes, entouré d'une Garde
nombreuse, précédé & sui-
vi de mille Elephans, assis
lui-même sur un Trône
éclatant de pierreries, por-
té par le grand Elephant
blanc de la Couronne.

A la tête du cortège
s'avançoient deux Hérauts
d'armes : l'un crioit à son
de trompe, *Que tous les Rois
de la Terre eussent à se prof-
rner devant le Sultan des
Indes, dont le Trône étoit
élevé sur tous les Trônes, le
plus Brave des Braves, le plus
Puissant des Puissans, Roi de
l'Elephant blanc, Souverain
des perles jusqu'au centre de
la Terre, toujours bien por-
tant & toujours gai.*

L'autre publioit que ce
Roi des Rois, par amour
pour ses Peuples, avoit char-
gé d'un nouveau poids son

24 *Mirza & Fatmé* ;
embonpoint majestueux. A
chaque proclamation , des
gens apostés crioient de tout
côté *Karamat* ! Le gros pe-
tit bon-homme de Sultan
tout bouffi de gloire , ne se
tenoit pas d'aise sur son Ele-
phant. Aux cris qu'il enten-
doit , il croyoit que tout al-
loit le mieux du monde , &
répétant lui-même *Kara-
mat* ! il donnoit son grand
ongle à baiser à qui vouloit.

La cérémonie fut sui-
vie de Fêtes publiques ,
qui durèrent pendant plu-
sieurs jours ; l'encens fuma
dans les Pagodes , le Peuple

ple eut ordre d'être gai , & l'on fit des danfes où il ne tint pas au peu d'embonpoint des Sujets qu'ils ne célébraffent celui du Prince avec toute la légereté poffible.

CHAPITRE II.

Confidence du Sultan au Chef de fes Eunuques. Naiffance d'un Prince.

AU fortir de la Cavalcade le Sultan rentra dans fon Harem. Il eut bien voulu laiffer fon embon-

C

26 *Mirza & Fatmé,*

point à la porte , car ce qui faisoit sa gloire,nuisoit beaucoup à ses plaisirs : On ne sçait pas , disoit-il au Chef de ses Eunuques , ce que la félicité publique coûte à la mienne ; tu fais entrer tous les jours dans mon lit une nouvelle Sultane ; on sert à ma table les mets les plus exquis ; les bons mots de Taher ne tarissent point , & avec tout cela je ne suis point heureux : grace à ce maudit embonpoint dont il faut que je loue le Ciel, l'impuissance me suit au lit , le dégoût à la table, & l'ennui partout. Cette confi-

dence perça & donna lieu à un proverbe bien différent de celui d'aujourd'hui : on dit, *s'amuser comme un Roi* ; on disoit aux Indes, *s'ennuyer comme un Sultan*. Il n'en prenoit pas moins dans ses titres la qualité de *toujours gai*. .

A cet ennui se joignoit le chagrin de n'avoir point d'enfans , non que Mahmoud de lui-même s'en fût beaucoup soucié , mais à force de *Karamat* on lui avoit donné une si haute idée de la sublimité de son être, qu'il se croyoit d'une

28 *Mirza & Fatmé,*
espece bien supérieure à celle des autres hommes, & cet usurpateur sans mérite, Sultan par la grace de Zenghi, eut craint que l'harmonie de l'Univers n'eût été troublée, s'il n'eût laissé un imbécille de son sang pour régir les Indes après sa mort. Le Ciel ne permit pas ce malheur : une Sultane devint grosse. Au bout de neuf mois Mahmoud, sans trop sçavoir comment, se vit pere d'un fils, & fut au comble de sa joie. On attribua ce miracle aux prieres d'un jeune Bramine, qui avoit ses entrées dans le Harem.

CHAPITRE III.

*Guerre avec le Candahar :
Choix d'un Général : Ar-
rivée de Mirza : Evénemens
de la Campagne.*

EN VIRON quinze ans
s'écoulerent dans une
paix profonde : Mahmoud
dormoit , Taher regnoit ,
les Peuples souffroient ; le
Roi de Candahar jugeant la
conjoncture favorable , dé-
clara la guerre au Sultan.
Malec , Général des Trou-
pes de Candahar , & grand

30 *Mirza & Fatmé,*
Capitaine , entra dans l'Indostan à la tête d'une Armée : Taher, Grand Vifir de Mahmoud , n'étoit pas seulement plaissant , il étoit grand homme en intrigue : personne à la Cour n'entendoit mieux que lui la guerre de cabinet ; mais comme il n'est point d'homme universel , celle de campagne passoit sa portée ; il fallut donc choisir un Général. Taher le vouloit dépendant & soumis. Il fit un choix , qui , s'il n'eût pas l'approbation du Public , eut du moins celle des Courtisans ,

& sur-tout de l'ennemi.

Motassém (c'est ainsi qu'on nommoit ce Général) faisoit ses dispositions pour entrer en campagne, lorsqu'un jeune Inconnu, de la mine la plus haute, se présenta pour faire sous lui ses premières armes. Il se faisoit appeller Mirza, & avoit été élevé par la Fée du Malheur. Cette Fée fait sa demeure dans une Ile dont on a grand soin de s'écarter, mais on y est souvent poussé par une infinité de courans très-rapides qui viennent s'y briser, & qui en

32 *Mirza & Fatmé,*
rendent la sortie très-diffi-
cile. L'air de cette Isle a
une propriété particuliere,
c'est de changer les traits ;
on n'y est reconnoissable
que pour ses vrais amis, si
on a le bonheur d'en avoir ;
on l'appelle l'Isle des amis,
non qu'il y en ait beaucoup,
mais parce que ce n'est
qu'en cette Isle qu'on peut
s'assurer qu'ils sont vérita-
bles. La pierre de touche de
l'amitié n'est point ailleurs.

La Fée du Malheur y
tient une Ecole dont pres-
que tous les grands hommes
sont sortis : heureux les

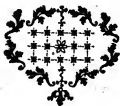
Princes qu'elle instruit, plus heureux les Peuples qui doivent leur obéir !

Motassém, prévenu par la noblesse de la physionomie de Mirza, & par les graces de sa figure, lui donna de l'emploi. On entra en campagne : Motassém avoit ordre d'éviter la bataille, Maléc le força à la recevoir. Les troupes de Motassém, qui n'avoient point de confiance en leur Chef, s'ébranlerent au premier choc. Mirza voulut lui persuader de se mettre à leur tête, & de les ramener lui-même à

34 *Mirza & Fatmé,*
la charge : *Jeune homme* , lui
répondit le Général d'un
ton d'apophtegme ; *apprenez*
que le salut de l'armée dé-
pend de la conservation du
Chef : faisons notre devoir ,
n'exposons point le Général ,
& si la fortune nous est con-
traire , n'ayons du moins rien
à nous reprocher. *Motassém*
agit en conséquence , il évi-
ta jusqu'à l'ombre du repro-
che ; mais la fortune secon-
da mal sa prudence ; il con-
serva très-bien sa personne
& perdit son armée : *Mirza*
fut grièvement blessé en fai-
sant inutilement des prodi-

ges de valeur. Le vainqueur mit le siege devant Caboul, place très-importante. Motasssem rassembla les débris de son armée, de nouvelles troupes le joignirent, il eut ordre de marcher aux ennemis & de leur faire lever le siege : Malec lui épargna la moitié du chemin : il fut au-devant de lui, les deux armées se rencontrèrent, on en vint aux mains. Motasssem fidèle à ses principes jusqu'au scrupule, prit les mêmes précautions pour sa sûreté, elles eurent les mêmes suites ; il fut bat-

36 *Mirza & Fatmé,*
tu , Malec prit Caboul &
mit .ses troupes en quartier
d'hyver au-tour de la place.
Motassem ayant été battu
deux fois , on jugea qu'il
n'étoit pas heureux : on lui
ôta le commandement ;
mais comme on ne pouvoit
pas douter de sa prudence
on le mit dans le Divan.



CHAPITRE IV.

*Choix d'un nouveau Général
nommé Boufangir : Succès
de la Campagne : Valeur
& humanité de Mirza :
Paix avec le Candahar :
Propos de la Cour sur Bou-
fangir.*

LE mauvais état des affaires obligea de recourir à un vieil Officier , qui depuis plusieurs années vivoit dans la retraite. Boufangir (c'est son nom) ne sçavoit ni intriguer au-

38 *Mirza & Fatmé,*

près des Bramines & des Sultanes, ni faire sa Cour aux Visirs : il n'avoit sçu que battre les ennemis : il ne cherchoit point la faveur, il n'aimoit que la gloire & n'avoit pas voulu profiter la sienne en rampant devant les objets de son mépris & de la haine publique. On le manda à la Cour : il y revint toujours le même, sans paroître fier du besoin qu'on avoit de lui, sans être plus courtisan qu'il ne l'avoit été avant sa disgrâce.

Il ouvrit la campagne de bonne heure ; & pour ren-

des
pour
scû
: il
fa-
oi-
of-
nt
é-
e.
il
'
a

dre la confiance aux trou-
pes découragées, il prélu-
da par de petits combats
qu'il avoit l'art de n'enga-
ger qu'avec avantage. Mir-
za, qui l'étoit venu joindre,
à peine guéri de sa blessure,
s'y distinguoit toujours : il
montrait une ardeur infati-
gable, recherchoit toutes
les occasions de s'instruire,
alloit à tout, ne comptoit
pour rien les dangers, quand
il voyoit de la gloire ou
des lumières à acquérir :
avec tant de valeur, il
étoit modeste, humain,
compatissant : dans l'action

40 *Mirza & Fatmé*,
le Soldat le voyoit à sa tête
devançant tous les autres ,
& élargissant le chemin de
la victoire. Il le retrouvoit
dans les Hôpitaux , visitant
les blessés & conduisant de
lit en lit la pitié secourable ,
dont le barbare intérêt ne
prend que trop souvent la
place.

Après quelques actions
particulieres on en vint à
une générale ; elle fut vive
& long-tems disputée ; en-
fin la victoire paroissoit se
déclarer pour Malec. Bou-
fangir , enveloppé par les
ennemis , alloit être pris ou
tué ,

tué , lorsque Mirza , qui commandoit un corps de troupes à cette bataille , profitant avec sang froid d'un mouvement des ennemis qui leur fit prêter le flanc , donna si à propos , qu'ils ne purent soutenir son choc. Il renversa tout ce qui se présenta devant lui , parvint jusqu'à Boufangir , abbatit le bras d'un Soldat , qui , le cimeterre levé , alloit fendre la tête de ce Général , & fondant avec Boufangir sur un corps de troupes que Malec ramenoit à la charge , fit plier ce corps

D

42 *Mirza & Fatmé,*
& tua Malec de sa main.
Boufangir après cette vic-
toire assiégea & reprit Ca-
boul ; on lui en donna le
gouvernement. Il revint à
la Cour & présenta Mirza
au Sultan comme un hom-
me à qui il devoit la victoi-
re & la vie, car les grands
hommes ne veulent de gloi-
re que celle qui leur appar-
tient.

La paix se fit ; alors la
Cour du Sultan ne songea
plus qu'à donner des ridi-
cules à Boufangir : on di-
soit qu'il n'avoit point le
ton de la bonne compagnie ;

qu'il pouvoit être merveilleux à la tête d'une armée, mais qu'il n'étoit rien moins qu'agréable dans un souper. Après tout, disoit-on encore, qu'a-t'il fait de si grand ? Il a battu les ennemis, à la bonne heure ; qu'il les fasse encore mourir d'ennui s'il veut, mais qu'il épargne ses Compatriotes. Les Peuples ne parloient pas de même ; ils regardoient Boufángir comme le Sauveur de l'Etat, & lui dressoient des statues dans leurs cœurs.

CHAPITRE V.*Amour de Mirza pour Fatmé.*

BOUSANGIR voulut que Mirza logeât dans son Palais : il l'aimoit tendrement , & ne l'eût pas mieux traité si ce jeune homme eût été son fils : Boufangir n'en avoit point , mais il avoit une fille. Fatmé (c'est ainsi qu'elle se nommoit) joignoit une figure charmante à la plus belle ame : c'étoit une de ces beautés nobles

& touchantes qu'on ne peut s'empêcher d'aimer, mais à qui il semble que la nature ait donné pour gardien le respect : on désiroit de lui plaire, mais on craignoit encore plus de l'offenser. Mirza en devint éperdûment amoureux ; mais comme il n'étoit point fat, car la Fée du Malheur n'en fait point, il fut long-tems sans parler à Fatmé autrement que par la timidité de ses regards ; du reste il la prévenoit en tout, son amour se peignoit dans toutes ses actions, & surtout dans une infinité de pe-

46 *Mirza & Fatmé,*
tites choses qu'on ne peut
dire, qui se font sentir,
qu'une vraie passion rend
naturelles; qu'une passion
feinte omet ou contrefait
mal. Son peu de confiance
faisoit un contraste avec
l'audace téméraire des pe-
tits agréables de la Cour :
quoique retenus par l'air
imposant de Fatmé, ils fai-
soient voir une assurance qui
n'étoit autorisée que par une
fatuité sans mérite : Mirza
brillant de charmes & de
gloire, osoit à peine espérer.
Il avoit cependant touché
le cœur de Fatmé : elle l'ai-

moit sans sçavoir encore ce que c'étoit que l'amour : mille choses qui lui échappoient , trahissoient son secret , qui n'en étoit déjà presque plus un que pour Fatmé & pour Mirza. Elle éprouvoit ce trouble enchanteur , ce sentiment délicieux , si vif , lorsqu'une premiere passion l'inspire , & semble ouvrir à l'ame une nouvelle source de bonheur dont elle n'avoit pas même l'idée.

Un jour que Fatmé étoit descendue dans le jardin du Palais , & qu'elle cueilloit

48 *Mirza & Fatmé,*
des fleurs au bord d'un canal dont l'eau transparente rouloit sur un sable doré ,
Mirza vint l'y trouver ; elle tenoit à la main un bouquet de roses : à l'abord du Prince son visage se peignit de leurs plus vives couleurs.
Belle Fatmé , lui dit-il , en s'approchant d'un air timide & respectueux , *que l'éclat de ces fleurs est foible près de celui dont vous brillez ! Ces roses ne peuvent être comparées à celles de votre tein que comme les astres de la nuit peuvent l'être à l'astre du jour.*
Mirza , le séjour de la Cour
vous

vous gâte, lui répondit Fatmé, vous devenez si flatteur..... *Moi flatteur, belle Fatmé! Regardez-vous dans ce canal, mettez ces fleurs près de votre visage, & jugez vous-même....* Non.... répliqua Fatmé, & cependant par l'instinct de son sexe ses yeux se tournèrent involontairement sur la glace du canal; elle y rencontra ceux de Mirza qui avoient suivi le mouvement des siens; elle y vit tant d'amour, il regardoit son image avec une expression si touchante... Elle en sou-

E

50 *Mirza & Fatmé*,
pira, ses yeux s'attachèrent
sur ceux de Mirza, leurs re-
gards se confondirent... ils
les retirèrent du canal en
rougissant, baissèrent la vûe
& gardèrent le silence. Fat-
mé étoit honteuse & embar-
rassée : Mirza pressé par sa
passion vouloit parler &
n'osoit; mais après quelques
instans, Fatmé ayant levé ti-
midement ses beaux yeux
sur lui, poussé d'un trans-
port dont il ne fut pas
maître, il se précipita à ses
pieds : *Oui, belle Fatmé*,
dit-il, *je vous adore : si c'est*
vous offenser, ordonnez que

Conte Indien. 51

je meure ; Mirza ne peut vivre sans vous aimer. Fatmé pleine de trouble & d'émotion rougissoit & ne répondoit point ; elle voyoit Mirza tremblant à ses genoux , elle trembloit elle-même : Fatmé , poursuivit-il , que dois-je augurer de votre silence ? Que Fatmé , lui dit-elle , ne veut point la mort de Mirza. A ces mots , qu'elle dit d'une voix mal assurée , elle se leva , & défendant à Mirza de la suivre , elle le laissa dans des transports plus aisés à concevoir qu'à décrire.

Eij

CHAPITRE VI.

*Ignorance de Mirza sur son
sort : Récit de ses voyages.*

LE jour suivant Boufangir étant seul avec Mirza & sa fille, dit à Mirza qu'il s'intéressoit trop à lui pour ne pas désirer de le connoître plus particulièrement : il lui demanda de quel sang il étoit né, quels étoient son pays, sa fortune ? O, *mon Pere*, lui dit Mirza, car Boufangir vou-

loit qu'il l'appellât ainsi ,
 tout ce que je sçais de mon
 sort , c'est que j'ai été élevé
 dans l'Isle des Amis par la Fée
 du Malheur ; qu'après m'a-
 voir donné l'éducation la plus
 propre à fortifier mon corps
 contre les fatigues , & mon
 ame contre les révers ; après
 m'avoir appris à être dur pour
 moi & humain pour les au-
 tres , elle m'a fait voyager
 avec elle en différens pays :
 c'est dans ce voyage qu'elle
 m'a donné ses dernières ins-
 tructions , & qu'elle a gravé
 dans mon ame des leçons que
 je n'oublierai jamais. Bou-

54 *Mirza & Fatmé*,
sangir & Fatmé désirerent
que Mirza leur fît la descrip-
tion des pays qu'il avoit vûs.
Il la commença dans ces
termes :

Au sortir de l'Isle des
Amis, les premières terres
où nous abordâmes, furent
celles du Roi *Kesra*, sur-
nommé le *Tyran*. Ces terres
étoient la plûpart incultes
& désertes ; on y trouvoit
de vastes landes, des vil-
lages détruits, des tours
ruinées, & de loin à loin
quelques misérables caba-
nes, dont les habitans pâ-
les & décharnés, ressem-

bloient plutôt à des spectres qu'à des hommes. La Fée me fit observer que ce n'étoit pas la faute du fol, qu'il étoit favorisé du ciel, que les terres en étoient bonnes, le climat doux & temperé, que c'étoit la tyrannie, qui plus forte que la nature, avoit changé ce beau pays en un vaste & triste Désert.

Nous arrivâmes à la Capitale. Nos regards y furent frappés par de superbes édifices : nous entrâmes dans quelques-uns : tous les trésors du monde y sem-

56 *Mirza & Fatmé,*
bloient accumulés ; les ornemens étoient répandus avec profusion ; on trouvoit partout le faste au lieu du goût ; tous les arts s'étoient prêtés la main plutôt pour charger que pour embellir ; l'éclat de l'or y fatiguoit les yeux ; tout étoit riche & recherché, rien n'étoit noble & simple. *Voyez*, me dit la Fée, *ces chefs-d'œuvre de magnificence & de mauvais goût : le luxe insolent de quelques hommes triomphe ici des miseres publiques dont il se nourrit : car la tyrannie*

Conte Indien. 57

réunit les extrêmes ; & sur la tête d'un million d'hommes qu'elle écrase , elle élève le colosse monstrueux de quelques indignes Favoris qui la servent.

De ces Palais du faste , nous passâmes à celui du Tyran. C'étoit une grosse tour quarrée , bâtie d'osse-
mens humains : on l'appel-
loit *la Tour maudite* : elle
étoit entourée d'un large
fossé & d'un triple mur d'a-
cier , dont les portes ne
s'ouvroient presque jamais :
une garde nombreuse y
veilloit jour & nuit avec

58 *Mirza & Fatmé,*
des épées nuës : le soupçon
y faisoit continuellement
sa ronde , & sur ses rapports
souvent menteurs , toujours
exagérés , une infinité de
malheureux étoient char-
gés de fers , & ensevelis
dans de noirs cachots prati-
qués sous la Tour. Cès
affreux tombeaux des vi-
vans étoient faits avec tel
art , que le bruit des chaî-
nes , les cris & les gémisse-
mens des malheureux pus-
sent parvenir sans cesse aux
oreilles du Tyran , qu'un
doux sommeil n'assoupissoit
jamais. La Fée d'un coup

de baguette me rendit invisible , & me transporta dans ce Palais. Le Roi Kesra étoit sur son trône : il étoit pâle & soucieux , ses regards sombres & inquiets annonçoient une ame bourrelée. *Qui sème la crainte , recueille la crainte* , me dit la Fée , Kesra sait que ses Sujets , ou plutôt ses ennemis , car il n'en a point de plus cruels , ne désirent rien tant que de passer sous une domination étrangère ; en désolant son propre héritage , il s'est mis hors d'état de le défendre , s'il étoit puissam-

60 *Mirza & Fatmé ;*

*ment attaqué : au-dehors il
craint ses voisins ; au-dedans
il craint ses Sujets ; le poison
& le fer sont toujours présens
à ses yeux : ce monstre en
horreur à lui-même , éprouve
tous les maux qu'il fait souf-
frir aux autres ; mais regar-
dez , ajouta-t'elle , & voyez
quel est le bonheur des Tyrans.
En disant ces mots la Fée
toucha Kefra de sa baguet-
te , les vêtemens du Tyran
tomberent : je vis son corps
enlacé de serpens qui dé-
vorioient ses entrailles. Les
courtisans qui l'environ-
noient célébroient cepen-*

Conte Indien. 61

dant son bonheur & celui de ses peuples ; ils ven-
toient sa clémence ; ils éle-
voient ses rares qualités jus-
qu'au ciel : Ne soye^z point
étonné de toutes ces flatteries ;
me disoit la Fée , la crainte
en est plus prodigue que l'a-
mour : c'est de la bouche du
peuple que doit sortir l'éloge
d'un Roi ; & ce Sultan des
Indes qui mérita d'être appel-
lé par ses Sujets le Bien-
aimé , fut mieux loué par ce
surnom , qu'il n'eût pu l'être
par toutes les exagérations de
l'éloquence & de la poésie.

Au sortir des Etats du

62 *Mirza & Fatmé,*
Roi *Kesra*, nous entrâmes
dans ceux du Roi *Mobarec*,
surnommé *le Superstitieux*.
Ce Prince, naturellement
assez bon, mais vieux &
foible, rendoit ses Sujets
presque aussi misérables que
ceux de *Kesra*, non qu'il les
surchargeât d'impôts, mais
il leur défendoit de pen-
ser : il y avoit des pei-
nes très-rigoureuses contre
ceux qui osoient avoir le
sens commun. Une Fée puis-
sante gouvernoit sa pieuse
imbécillité : le palais de
cette Fée ressembloit à un
temple. Là sur de vastes

enclumes qui avoient la forme d'autels , elle forgeoit tantôt de lourdes chaînes pour la tyrannie , tantôt de petits filets qu'elle aiguisoit à plaisir , & qu'elle cachoit dans son sein , après en avoir trempé la pointe dans un vase d'eau du Gange. Son palais étoit situé entre deux tours : d'un côté étoit celle de l'Ambition , bâtie sur des ruines , élevée jusqu'aux nuës , & pendant en précipice sur un abîme ; de l'autre étoit celle de la Vengeance , qui s'élevoit du mi-

64 *Mirza & Fatmé,*

lieu d'un lac de sang, situé entre des montagnes de cendres fumantes : il n'y avoit nulle communication apparente du palais de la Fée avec ces deux tours : à l'entendre elle avoit en horreur les deux monstres qui les habitoient ; mais ma compagne m'apprit que par des souterrains la communication étoit bien établie , que la Fée alloit continuellement d'une tour à l'autre ; qu'elle ne suivoit que les inspirations de ces deux furies , & qu'elle les produisoit même souvent en public ,

blic, mais revêtues de masques sacrés, dont elle avoit un magasin complet. Un monstre encapuchonné étoit l'exécuteur de ses pieuses barbaries, & la servoit avec des yeux saintement égarés; je vis ce monstre sortir d'un temple, portant d'une main un flambeau pris sur l'autel, & traînant de l'autre des malheureux chargés de fers. Il les attachoit au poteau d'un bucher, lorsque m'avancant vers lui saisi d'horreur & de compassion, je lui demandai quel étoit leur crime?

F

66 *Mirza & Fatmé,*

Il me répondit que c'étoient des impies qui ne croyoient pas les neuf (a) Incarnations de Visnou. Hé bien, lui dis-je, ce sont des aveugles qu'il faut plaindre, si on ne peut les éclairer : il faut venger Visnou, me répartit le Monstre, il y va de sa gloire. Quoi donc, répliquai-je, un atôme peut-il offusquer l'éclat du soleil ? La gloire de Visnou repose dans un sanctuaire inaccessible aux mortels :

(a) Suivant le Pere Roa, Jésuite Allemand, les Indiens ont une Trinité, dont la seconde Personne s'est incarnée neuf fois. Voyez les Mem. de Bernier, p. 84.

votre zèle l'outrage. Vous ne
 verrez dans aucun endroit du
 VEDAM qu'il vous ordonne de
 le venger ; mais il n'y en a
 point où il ne vous recomman-
 de la charité ; sa loi est une
 loi d'amour , vous en faites
 une loi de sang : à ces mots
 le monstre & les assistans
 me regardant de travers ,
 crièrent à l'impie ; & on
 auroit bien pû me brûler
 moi-même pour la gloire
 de Visnou , si ma compa-
 gne ne m'eût subitement
 dérobé à tous les yeux.
 Nous ne pûmes si prompte-
 ment nous éloigner , que je

68 *Mirza & Fatmé,*
ne viffe la flamme du bu-
cher, & que je n'entendisse
les cris des misérables que
le feu consumoit ; mon
cœur en étoit percé, & je
précipitai mes pas. Je vois
avec plaisir, me disoit la Fée
du Malheur, *l'horreur & la*
pitié qui vous ont saisi ; vous
ne pouvez trop détester la su-
perstition ; elle est aveugle &
barbare ; mais aimez la Reli-
gion qui est douce , éclairée ,
charitable ; écoutez les Prêtres
de Visnou , & croyez-les ins-
pirés par lui toutes les fois
qu'ils vous exhorteront à la
bienfaisance & à la douceur ;

croyez que c'est le fanatisme , l'intérêt ou la vengeance qui les anime , s'ils vous conseillent la violence & la cruauté.

Les Etats du Roi Mobarec confinent à ceux de la Reine *Gulnare* : ce nom en langue du pays signifie *lèvres de sucre*. Je respirai en y entrant un air de volupté qui portoit dans l'ame une impression efféminée de plaisir & de mollesse. La campagne y ressembloit à un beau jardin , on y trouvoit partout de l'ombrage & des fleurs , les plaines en

70 *Mirza & Fatmé,*
étoient émaillées , les arbres en étoient couverts , mais ces fleurs ne portoient point de fruits : une infinité de ruisseaux clairs comme le cristal, couloient sur un sable d'or leurs ondes argentées : l'eau en étoit délicieuse au goût, mais l'ivresse en étoit très-dangereuse ; elle changeoit les hommes en pourceaux : j'en vis des troupeaux innombrables. La Fée du Malheur me dit que la *Fée Lumineuse* pouvoit seule leur rendre leur première forme , mais qu'il n'y en avoit

qu'un très-petit nombre, qui, frappés de ses charmes, eussent le courage de la suivre, & de franchir par un sentier rude & plein de précipices la montagne escarpée, au sommet de laquelle est son brillant séjour; que la plûpart aimoient mieux rester pourceaux toute leur vie que de redevenir hommes, & même héros à ce prix. *Hatez-vous*, ajouta-t'elle, *de traverser ce pays où il est dangereux de s'arrêter, & ne comptez plus que sur vous-même.* La Fée du Malheur disparut à ces mots;

72 *Mirza & Fatimé*,
mes yeux la cherchoient en-
core, lorsque je vis s'avan-
cer vers moi une troupe de
Nymphes charmantes. Elles
me mirent au milieu d'elles;
& en formant des danfes
autour de moi, elles m'en-
chaînerent avec des roses. Je
riois de leur badinage, &
les laissant faire, je croyois
pouvoir rompre sans peine
des liens de fleurs, mais je
fus bien étonné d'y faire des
efforts inutiles. Alors pré-
nant chacune différens
bouts de la chaîne, elles
me conduisirent vers un Pa-
lais superbe : je traversai
plusieurs

plusieurs appartemens ornés avec un goût exquis , mais qui n'étoient rien au prix d'un dernier qu'on appelloit le Salon de la volupté : Plusieurs Cassolettes y répandoient une odeur délicieuse ; Glaces, Peintures, Sophas , tout ce qui peut servir à la volupté , tout ce qui peut l'inspirer étoit dans ce Salon ; mais ce qui attira bientôt tous mes regards, ce fut la Reine Gulnare , couchée sur un lit de roses dans un deshabillé de la même couleur , mais plus tendre. L'air de langueur

G

74 *Mirza & Fatmé,*

étoit répandu sur toute sa
personne , je crus voir à côté
d'elle sur le même lit la
volupté & le desir : elle
tourna sur moi de grands
yeux bleus. Approchez ,
Mirza , me dit-elle , avec
un son de voix qui troubla
mes sens, approchez & con-
noissez , du moins , ce que
vous voulez fuir : je vous
aime ; venez apprendre
dans mes bras le prix de la
vie. C'est sur ce lit de roses
qu'est le trône du bon-
heur, venez le partager
avec moi , & consacrer au
plaisir les courts instans qui

sont faits pour lui. Elle accompagna ces mots d'un regard si passionné, que tout mon sang s'allumant pour elle, j'allois me précipiter dans ses bras, lorsqu'un éclat extraordinaire remplit tout d'un coup le salon; tous les charmes de la Reine en furent ternis; au lieu de la volupté & du desir, je ne vis plus à côté d'elle que le dégoût: alors je rompis mes liens sans peine, & je sortis du Palais: j'escûs que c'étoit *la Fée Lumineuse* qui venoit de passer, & je vis encore la trace brillante

76 *Mirza & Fatmé,*

qu'elle avoit laissée après elle. Je marchai de ce côté, j'arrivai à Lahor, j'appris qu'on avoit la guerre avec le Candahar, & j'offris mes services à Motaassem, qui avoit alors le commandement : vous sçavez, mon Pere, ce qui m'est arrivé depuis, & le bonheur que j'ai eu de m'instruire sous vous, & d'être le témoin de vos grandes actions.

Mirza ayant cessé de parler, Boufangir après avoir relevé ce qu'il y avoit de trop modeste dans la fin de son récit : *Mon fils*, lui dit,

Il, je ne doute pas que votre naissance ne soit illustre, mais quand vous n'auriez d'autre noblesse que celle de vos actions, elle est sans doute fort supérieure à celle du sang : un grand homme est bien plus rare que ce qu'on appelle un Grand. Celui-ci n'est trop souvent que le fardeau de l'Etat ; l'autre en est la ressource & l'appui. Je me suis apperçu que vous aimez ma fille, je lui ordonne de vous regarder désormais comme un homme qui doit être son époux : vous m'avez sauvé la vie, & vous êtes trop aimable pour que

78 *Mirza & Fatmé ;*
Fatmé ne se charge pas avec
plaisir du soin de ma recon-
noissance. A ces mots une
rougeur charmante couvrit
les belles joues de Fatmé ;
Mirza se jetta aux pieds de
Boufangir avec un transport
qui ne lui permettoit pas de
parler ; Boufangir le releva ,
l'embrassa & sortit : nous
ne rendrons point compte
de la conversation qu'eurent
ensemble les deux A-
mans ; que ceux qui ont ai-
mé se mettent à leur place ,
ils sentiront ce que nous ne
pourrions qu'imparfaite-
ment exprimer ; mais tandis

que Mirza & Fatmé se livrent au plus doux espoir, le fort jaloux prépare à leur amour une cruelle traverse,

CHAPITRE VII.

Qualité dont le fils du Sultan avoit été doué par une Fée. Proposition qu'il fait à Mirza.

NOUS avons dit qu'il étoit né un fils à Mahmoud, mais nous n'avons pas dit qu'au moment de sa naissance, une Fée pas-

80 *Mirza & Fatmé,*
fa, & que voulant connoître l'esprit de cette Cour, elle déclara qu'elle doueroit le jeune Prince de toutes les qualités que la Cour lui fouhaiteroit : *Qu'il soit beau, bien fait & vigoureux,* s'écrierent toutes les femmes ! *Qu'il ait le génie de son Pere,* dirent ceux qui espéroient avoir part un jour au maniement des affaires ! *Qu'il soit prodigue,* s'écrioient les Courtisans ! *Qu'il soit crédule & fanatique,* disoient dans un coin une cabale de dévots ! Aucun homme de la Cour ne s'avisa de lui sou-

Conte Indien. 81

haïr du courage , de l'humanité & de l'esprit. Je le doue de beauté & de vigueur , dit la Fée , quand au reste , pour qu'il soit tel qu'on le desire , je n'ai qu'à vous laisser le choix des Gouverneurs : elle dit , & passa.

Au sortir des femmes on avoit donné au Prince un Gouverneur ; & , comme l'avoit prévu la Fée , on avoit eu grand soin que ce fût le plus fort homme des Indes , d'ailleurs d'une grande maison : le Prince avoit fait sous lui de grands progrès , c'est-à-dire qu'en peu de tems il

82 *Mirza & Fatmé.*

étoit devenu presque aussi
fort que son Gouverneur :
on ne l'entretenoit que de
la grandeur de sa naissance
& des prérogatives de son
rang : on ne lui parloit que des
respects qui lui étoient dûs ;
chacun fortifioit en lui cette
pente trop naturelle qu'ont
les Princes à la hauteur &
à l'orgueil. Tout ce qui
l'environnoit lui disoit sans
cesse ce qu'il étoit, person-
ne ne lui disoit ce qu'il de-
voit être. Disoit-il une sot-
tise ? Faisoit-il une imper-
tinance ? *Karamat ! Kara-*
mat ! s'écrioit une foule de

corrupteurs qui, chargés de l'instruire , ne cherchoient qu'à lui plaire.

Lorsque la paix se fit avec le Candahar, Noured-din (c'est ainsi qu'on nommoit le Prince) avoit environ 17 ans , & c'étoit le plus beau Prince de l'Univers : quant à l'autre don qu'il avoit reçu de la Fée , on ne faisoit encore que le soupçonner : on prétend que sa bonne Maman auroit bien sçû qu'en dire , si elle n'eût gardé pour elle ses lumières : c'étoit une arrière-petite-fille de *Cristalline* la

84 *Mirza & Fatmé,*
Curieuse, mais de ce côté,
toutes les femmes de la
Cour étoient ses parentes :
elles le prouvèrent bien
dans cette occasion, &
comme elles étoient con-
noisseuses, la réputation du
Prince fut bientôt faite : il
avoit néanmoins tous les
jours quelque incrédule à
persuader ; on ne vouloit
pas croire pour avoir le
plaisir d'être convaincu, &
il faut avouer que le Prince
se prêtoit de la meilleure
grace à lever jusqu'aux scru-
pules ; on pense bien que les
femmes le trouvoient char-

mant ; & même quoiqu'il fût sot au point d'en gâter le plus beau visage , elles soutenoient qu'il avoit beaucoup d'esprit , surtout dans le particulier. Il est vrai qu'il ne leur laissoit guères le tems de s'appercevoir qu'il en manquât.

Comme sans cesse on prévenoit ses desirs , il surpassa bientôt en fatuité tous ceux qu'il passoit en naissance , & ce n'étoit pas peu dans une Cour où les grands hommes en ce genre étoient tout-à-fait communs. Il fut surpris que Fatmé ne mon-

86 *Mirza & Fatmé ;*

trât ni attention pour ses charmes, ni curiosité pour ce qui piquoit celle de toutes les autres; sa vanité blessée lui tint lieu d'amour, car il étoit incapable d'aimer ; il ne connoissoit que ses desirs, & dans la femme la plus aimable & la plus spirituelle, il ne voyoit que son sexe. Quelle que fût sa présomption, l'air de Fatmé lui en imposoit malgré lui-même ; & n'osant parler, il jeta les yeux sur Mirza, & lui proposa d'être auprès de Fatmé l'interprête de ses sentimens.

On juge aisément quel dû être l'étonnement & la douleur de Mirza : néanmoins faisant effort sur lui-même : *Seigneur*, dit-il au Prince, *espérez-vous que le Sultan votre Pere consente à un himen....* Qui te parle d'épouser, interrompit Noureddin. *Seigneur*, repartit Mirza, *j'aurois cru que la vertu de Fatmé....* Bon sa vertu, répliqua le Prince, *la vertu des femmes ! On sçait bien qu'elles en ont, & j'en fais grand cas, mais toutes celles que j'ai aimées, étoient très-vertueuses, à ce qu'elles*

88 *Mirza & Fatmé,*
m'ont dit , & j'en ai , cepen-
dant épousée aucune. Seigneur
je doute que Fatmé leur res-
semble.... Mon pauvre ami ,
elle a plus de beauté , voilà
toute la différence. Mirza
blessé dans ce qu'il aimoit ,
eut peine à retenir son indi-
gnation , mais il remercia le
Prince de l'emploi qu'il
vouloit lui donner , & le
pria très-humblement d'en
honorer quelqu'autre,

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

*Déclaration du Prince : Les
suites qu'elle eut.*

NOURREDDIN fut vivement blessé du refus de Mirza ; l'orgueil du Prince & la bassesse des Courtisans, lui avoient persuadé que l'honneur de le servir, annobliroit le service quel qu'il fût. Cependant il donna un bal à toute la Cour : Fatmé ne put se dispenser d'en faire l'orne-

H

90. *Mirza & Fatmé ;*

ment. Noureddin déguisé en Astrologue , dit la bonne aventure à quelques femmes , s'approcha de Fatmé , & lui demanda sa main : Fatmé feignant de le méconnoître la lui refusa , en lui disant du ton le plus sérieux , qu'elle n'étoit point curieuse : Noureddin fut embarrassé ; il avoit compté que Fatmé lui donneroit sa main ; cependant après y avoir un peu pensé : *Oh bien* , lui dit-il , avec un tour fin & galant , *vous donnerez votre main , si vous voulez , mais vous n'en saurez pas*

moins que Noureddin vous aime. Quel présent me ferez-vous pour vous avoir annoncé une si bonne fortune ? Cette bonne fortune, répondit Fatmé, seroit un très-grand malheur : mais de grace n'abusez point du nom de Noureddin, pour continuer un discours qui m'offense, & que sans doute il trouveroit fort mauvais. Et que diriez-vous donc, repliqua le Prince, en ôtant son masque, si j'étois moi-même le Prince Noureddin ? J'espérerois, repartit Fatmé, en feignant un grand étonnement, mais avec un air af-

92 *Mirza & Fatmé,*
sez fier , j'espérerois qu'en
l'assurant de tout le respect
que je dois à son rang , il
trouveroit bon que je le fisse
souvenir de celui que , tout
grand Prince qu'il est , il doit
lui-même à mon sexe. Le
Prince voulut poursuivre ,
mais Fatmé lui opposa tou-
jours une fierté si froide &
si respectueuse qu'il la quit-
ta très-mécontent : il réso-
lut néanmoins de réduire à
quelque prix que ce fût cet-
te petite précieuse , qui , lui
disoit-on , jouoit le Roman ,
& s'en dédommageoit en
particulier avec Mirza.

Comme le pouvoir & l'impunité simplifient fort les moyens, le Prince n'eut pas befoin de rêver beaucoup pour imaginer de faire enlever Fatmé, & affaffiner Mirza; mais Boufangir qui étoit aimé, fut averti de ce projet, & le fit échouer en fe retirant avec fa fille & Mirza dans fon gouvernement de Caboul, où il n'eut pas été sûr de lui faire un outrage.

CHAPITRE IX.

*Enchanteur du Volcan :
Maison de la Vieille : De-
voir à faire : Promesse de
l'Enchanteur à Noureddin.*

N OUREDDIN voyant son coup manqué , prit le parti de recourir à un Enchanteur qui avoit la réputation d'opérer de grands prodiges. Le Lecteur se souvient du Roi Kefra , surnommé le Tyran, dont Mirza a fait mention dans le ré-

cit de ses voyages. L'Enchanteur étoit fils de ce Roi. Une Fée étoit sa mere; on l'appelloit l'Enchanteur du Volcan, parce qu'il faisoit sa demeure sur la cime affreuse d'une montagne près de la bouche d'un volcan. Cette bouche énorme vomissoit en mugissant des torrens de souffre & de bitume enflâmés, qui se précipitant avec un bruit horrible, sillonnoient de jaune le sommet neigeux (a) de

(a) Il y a des Volcans considérables sur des montagnes dont les sommets sont couverts d'une neige qui ne fond jamais.

96 *Mirza & Fatmé,*
la montagne , & portoit au
loin la terreur & la désola-
tion. Avant que d'arriver à
cette montagne , il falloit
traverser un desert; on trou-
voit au sortir la maison d'u-
ne vieille Fée ; c'étoit la
mere de l'Enchanteur. Si
on lui plaisoit , on en rece-
voit un anneau qui rendoit
l'accès de la montagne fa-
cile , suspendoit la fureur
du volcan , & faisoit trou-
ver grace devant l'Enchan-
teur. Noureddin se mit en
chemin , traversa le desert ,
& laissant sa suite à la porte,
entra chez la Vieille.

Il trouva la Fée dans un salon filant sur une estrade. C'étoit une petite femme courbée sous le poids d'une bosse énorme, dont elle paroissoit en possession depuis plus d'un siècle. D'entre ses épaules sortoit une tête chauve aplatie par les côtés ; nous ne la peindrons pas plus en détail. Nous nous contenterons de dire qu'elle joignoit à tous ces charmes une physionomie de bonne amitié, & je ne fais quoi de vif encore dans les yeux qui sembloit demander ce qu'on n'étoit pas

98 *Mirza & Fatmé*,
tenté de lui accorder.

A la vue de Noureddin ,
elle parut toute réjouie ,
elle battit des mains ; qua-
tre esclaves parurent , pri-
rent le Prince , le porterent
dans l'appartement des
bains , le baignerent , le
froterent , le parfumerent
& le ramenerent dans le sa-
lon. Alors on mit devant
lui une table couverte de
mets exquis. Noureddin ,
qui avoit plus de faim que
d'amour , mangea de toutes
ses forces sans dire un seul
mot , & la Fée qui se ré-
jouissoit du bon appétit du

Prince , gardoit auffi le filence de peur de l'interrompre ; mais elle ne détournoit point de lui fes petits yeux brillans , elle fe frotoit les mains de joye , & s'agitant fur fon fiége , ne pouvoit tenir fa bosse en place. Sur la fin du repas elle présenta une grosse truffe au Prince , & le pria de la manger pour l'amour d'elle ; on desservit enfin. Alors la Vieille rompant le silence : *Prince* , dit-elle , je sçais ce qui vous amene ; l'amour vous fait recourir à l'art de CHARMANT.... Qui

100 *Mirza & Fatmé,*
est ce Charmant , interrom-
pit le Prince ? Eh qui seroit-
ce , reprit la Vieille , que
mon fils l'Enchanteur du Vol-
can ? Je ne sçavois pas qu'il
eût ce nom , dit Noureddin ,
mais je sçais qu'il faut un an-
neau Oüi-da , mon beau
Prince , interrompant la
Vieille , en passant la main
sous le menton de Noured-
din , vous aurez l'anneau , il
est tout prêt , MAIS FAITES
VOTRE DEVOIR. Ma bonne
mere , repartit Noureddin ,
je ne vous entends pas : A vo-
tre âge , répliqua la Vieille ,
on doit avoir plus de pénétra-

Conte Indien. 101

tion ; mais les hommes de ce siècle en ont peu , j'ai vu un tems qu'ils me devinoient , tout dégénere ; ne laissez pas cependant de FAIRE VOTRE DEVOIR : Mais , dit le Prince , qui comprit alors ce dont il s'agissoit , vous êtes bien vieille Et vous bien jeune , répondit-elle , pour être si peu galant : croyez-vous que ce n'est que pour le plaisir de régaler les passans & de leur faire manger mes truffes que je me suis placée au sortir d'un desert ? Tout le monde connoît la maison de la Vieille , on sçait qu'avec

102 *Mirza & Fatmé*;
son anneau on est bien reçu
de CHARMANT ; mais qu'il
faut FAIRE SON DEVOIR, al-
lons faites le vôtre. Il fallut
en passer par-là ; Noureddin
fit son devoir ; & bien lui
prit d'avoir été doué com-
me il l'étoit.

Muni de l'anneau qu'il
avoit si bien gagné, il par-
vint sans obstacle au haut de
la montagne. Il y trouva un
vilain Nègre prêt à s'élan-
cer dans les airs, sur un gros
crapaut noir, qui avoit des
aîles. C'étoit le bel Adonis
auquel sa mere avoit donné
le nom de *Charmant* : le

Prince qui ne le voyoit point avec les yeux d'une mere, avoit trop peu d'esprit pour se douter que ce pût être là *Charmant* ; mais le Negre s'avançant vers lui & prenant l'anneau avec un sourire hideux : *Je suis bon fils ; lui dit-il, ma belle Maman a été contente de toi, & je te servirai ; retourne en ton Palais, je vais faire un tour dans mon Harem de la Chine, car je tiens de ma belle Maman, je suis tendre, & j'ai un Harem dans les différentes parties du monde ; où je suis adoré des plus belles*

104 *Mirza & Fatmé ;*
femmes ; mais sçais-tu pour-
quoi elles m'aiment si fort ?
Ma foi non , disoit le Prince
en lui-même : Tu crois , con-
tinua l'affreux Charmant ,
que c'est parce que je suis ai-
mable ; bagatelle , mon ami ;
je les roue de coups , voilà
pourquoi elles m'adorent : rien
n'est si bon pour être aimé des
femmes , mais il faut que le
dédommagement soit au bout.
Adieu : repasse par la maison
de ma belle Maman , fais ton
devoir , & tu me reverras bien-
tôt : à ces mots , fendant
l'air avec une vitesse extrê-
me , il disparut aux yeux du
Prince.

Noureddin descendit la montagne , repassa par la maison de la Vieille , en fut reçu mieux qu'il n'eût désiré , fit encore son devoir , rejoignit sa suite & retourna dans son Palais.



CHAPITRE X.

Apparition de la Fée du Malheur à Mirza. Elle lui découvre le Sang dont il est né; Parti qu'il prend en conséquence. Songe de Fatmé.

TANDIS que Nouredin avoit fait ce voyage, il s'étoit passé à Caboul des choses importantes : la Fée du Malheur avoit apparu à Mirza & lui avoit tenu ce discours : *Mirza, vous êtes fils d'Ogoulkan, dont l'usurpateur Mahmoud occupe au-*

jourd'hui le Trône ; je vous ai caché jusqu'ici votre naissance afin de vous en rendre digne : j'ai voulu que vous fussiez homme avant de sçavoir que vous étiez Prince ; mais en connoissant l'auteur de vos jours , apprenez en peu de mots son histoire , & qu'elle vous serve de leçon.

J'avois été l'amie d'Ogoulkan , il m'étoit redevable de plusieurs grandes qualités ; mais tranquille sur le Trône , après de trop courtes traverses , le Génie de l'Orgueil & la Fée de la Moleffe me firent bientôt

108 *Mirza & Fatmé,*

oublier, il ne prit plus conseil que d'eux, ils ont été la cause de sa perte : les plaisirs le dégouterent des affaires, le timon de l'Etat lui parut trop pesant, il le mit entre les mains de Zenghi son premier Eunuque. Il faut rendre justice à Zenghi ; grand homme d'Etat & grand Capitaine, il avoit rendu des services signalés à Ogoulkan, & il eut continué de lui en rendre de fidèles, si votre Pere ne lui eût fait le plus cruel des outrages. Zenghi, quoiqu'Eunuque, étoit marié à une

très-belle femme ; il l'aimoit passionément & en étoit jaloux à la fureur , jaloux comme d'un bien dont la jouissance ne diminuoit point le prix , à qui au contraire les désirs de Zenghi toujours irrités & jamais satisfaits , prêtoient sans cesse de nouveaux charmes , & qu'il craignoit d'autant plus de perdre , qu'il se sentoît moins digne de le posséder.

Ogoulkan entendit vanter la beauté de Zulime (c'étoit le nom de la femme de Zenghi) il voulut la voir , elle lui plut : cette femme à

110 *Mirza & Fatmé*,
qui Zenghi n'avoit fait con-
noître que le désespoir de
l'amour, curieuse d'en con-
noître les transports, n'op-
posa point de résistance aux
désirs de son maître, &
Ogoulkan la fit passer dans
son Harem, sans considérer
ni ce qu'il devoit à son Mi-
nistre, ni ce qu'il avoit à
craindre de son ressentiment.
Zenghi outragé dissimula,
forma un parti, se mit
à la tête, força le Palais d'O-
goulkan, poignarda votre
pere & Zulime dans les bras
l'un de l'autre, & élevant
sur le Trône un illustre Im-

bécille , donna le nom de Roi à Mahmoud , & fut en effet Roi lui-même : tous les Princes de votre Maison furent égorgés , & vous l'aurez été vous-même , si vous enlevant dans le berceau , je ne vous eusse transporté dans mon Isle : j'y ai donné tous mes soins à votre éducation ; il est tems de faire voir que vous en avez profité : Boufangir vous aime , il est considéré des troupes , faites-lui connoître votre naissance : une rose bien marquée que vous avez sur le bras droit , & que tout le

112 *Mirza & Fatmé,*
Royaume ſçait que vous
avez apporté en naiſſant ,
ne lui permettra pas de vous
méconnoître : joignez-y ce
billet de ma main. Adieu ,
Prince , point de remerci-
ment pour le paſſé ; & quant
à l'avenir , ne comptez plus
que ſur votre courage , j'ai
fait ce qui dépendoit de moi
& je vous abandonne à
vous-même. Mirza plein
d'une vive reconnoiſſance ,
ſe précipitoit aux pieds de
la Fée, lorsqu'elle diſparut :
ſon premier mouvement
avoit été pour elle , le ſe-
cond fut pour Fatmé. Il cou-
rut

Conte Indien. 113

fut d'abord la chercher : avec quelle joye il lui fit part de ce qu'il venoit d'apprendre ! Non qu'un Trône fut capable de l'éblouir, il ne sentoît que le plaisir d'y élever Fatmé. Cette nouvelle n'ajouta rien aux sentimens qu'elle avoit pour lui. *Votre cœur*, dit-elle à Mirza, *voilà mon Trône ; avec vous dans un desert je serois la Reine du monde , mais vos vertus sont faites pour un plus grand théâtre ; ce n'est pas pour le bonheur de la seule Fatmé que vous devez vivre , & je voudrois , pour le*

K

114 *Mirza & Fatmé ;
bien des hommes , que l'Un-
vers fut votre Empire.*

Mirza fut ensuite trouver Boufangir : il lui fit voir la rose qu'il avoit au bras droit , & lui présenta le billet de la Fée : Boufangir voulut se jeter à ses pieds ; Mirza le prévint & l'embrassa en le priant de vouloir bien être toujours son pere. En peu de tems Boufangir eut formé un parti : plusieurs Chefs considérables y entrèrent avec les troupes qu'ils commandoient : Caboul fut le lieu du rendez-vous. Quand el-

les furent assemblées , on leur découvrit la naissance de Mirza ; elles furent charmées de trouver leur véritable maître dans un Héros dont l'humanité égaloit la valeur , & ce fût avec les marques de la plus grande joye qu'elles le proclamèrent Sultan.

Boufangir jugeant qu'il falloit profiter de cette ardeur , publia un manifeste , après quoi Mirza & lui se disposerent à marcher droit à la Capitale.

La veille du départ , Mirza cherchant Fatmé pour

116 *Mirza & Fatmé,*
lui faire ses adieux , descen-
dit dans le jardin , & se ren-
dit par un berceau de myr-
the , à un cabinet de jasmin
& de chevrefeuille où on
lui dit qu'elle étoit entrée.
Le premier objet qui l'y
frappa , ce fut Fatmé dor-
mant sur un lit de gazon :
sa tête étoit appuyée sur
une de ses mains , l'autre
étoit mollement étendue
sur sa cuisse : sa robe négli-
gemment retroussée laissoit
voir le plus joli pied du
monde : plusieurs boucles
de cheveux , d'un noir lus-
tré , tomboient sur son sein

à demi-découvert, dont elles relevoient la blancheur. Ses beaux yeux étoient fermés, mais ses joues étoient animées du plus vif incarnat, & quelques larmes qu'on y voyoit, ressembloient à des gouttes de rosée sur des feuilles de roses. Qu'elle parut belle à Mirza ! Que ses yeux s'attachèrent amoureusement sur elle ! Avec quelle ardeur... s'il eût osé ; mais quand on aime à l'excès, on craint à l'excès d'offenser ce qu'on aime : cependant, emporté par son transport, il alloit

118 *Mirza & Fatmé* ;
coller ses levres sur celles
de Fatmé, lorsqu'il s'aper-
çut que de nouvelles larmes
perçoient en abondance à
travers ses longues paupie-
res, que la vivacité de ses
couleurs, & le mouvement
précipité de son sein, mar-
quoient une agitation cruel-
le : en ce moment Fatmé
s'éveilla en faisant un grand
cri, & regardant Mirza avec
un air tout troublé, elle se
frottoit les yeux comme
pour s'assurer si son rêve ne
duroit pas encore. *Ah Mir-
za*, dit-elle enfin, *quel son-
ge je viens de faire !* *Puisse*

Conte Indien. 119

Visnou détourner ce présage !
Hélas ! Je songeois qu'après
une longue séparation vous
m'étiez rendu , mais qu'un
barbare vous présentoit un poi-
gnard pour m'égorger , que sur
votre refus il nous avoit livré
tous deux à un monstre étique,
dont le seul regard étoit dévo-
rant : l'horreur qu'il m'a faite
en s'approchant m'a reveillé.
Puisse encore un coup ce pré-
sage être vain ! Mais depuis
quelque tems je fais les songes
les plus affreux , de noirs pres-
sentimens s'emparent de moi ,
& je ne vous vois partir qu'a-
vec la plus vive douleur : Belle

126 *Mirza & Fatmé,*
Fatmé, lui dit *Mirza*, vous
craignez parce que vous ai-
mez ; voilà ce qui produit les
songes fâcheux qui vous al-
larment ; eh quel plus heureux
augure pour moi que d'être
aimé de vous ? Il lui dit en-
core beaucoup de choses
pour dissiper l'impression
du rêve qu'elle avoit fait ,
mais il ne put entièrement
l'effacer , & il laissa *Fatmé*
dans une tristesse dont il ne
pût s'empêcher d'éprouver
lui-même une partie.

CHAPITRE

CHAPITRE XI.

Mirza & Boufangir marchent vers la Capitale : L'Enchanteur du Volcan vient trouver Noureddin ; Bataille.

LE lendemain Mirza & Boufangir se mirent à la tête de leurs troupes. La nouvelle de leur marche arrivoit à Lahor, lorsque Noureddin y rentroit, plein des espérances que lui avoit données l'Enchanteur du

L

122 *Mirza & Fatmé,*

Volcan. La consternation fut extrême : on avoit bien une armée à opposer aux Rebelles ; (c'est ainsi qu'on nommoit Mirza & Boufanguir) mais on n'avoit point de Général : tous ces Merveilleux de la Cour , qui , dans un souper , favoient si bien tourner en ridicule les gens de mérite , n'entendoient rien à les combattre , bien moins encore à les vaincre : on tira de l'obscurité l'Officier qui passoit pour le plus capable , (car dans les périls pressans la faveur se fait) & on le nom-

ma Général sous les ordres de Noureddin. Les deux armées furent bientôt en présence. Mirza voulant épargner le sang, fit proposer à Noureddin de vider leur différend par un combat particulier; Noureddin qui n'aimoit point à se battre, mit la hauteur à la place du courage, & répondit qu'il ne se commettoit point contre un aventurier: cependant par le conseil de l'Enchanteur, qui vint se rendre auprès de lui, il corrompit à force d'argent un des principaux Chefs de

124 *Mirza & Fatmé* ;
l'armée de Mirza. La bataille se donna peu de tems après : Mirza étoit sur le point de la gagner , lorsque le Chef qui le trahissoit , attaqua les troupes qu'il devoit soutenir ; elles furent ébranlées , & au même moment l'Enchanteur de sa baguette noire frappa trois fois la terre : aussitôt il en sortit une sombre & épaisse vapeur , du milieu de laquelle les Soldats de Mirza virent s'élever un Spectre épouvantable : sur son front étoit écrit *la Terreur* ; il croissoit d'instant en instant,

& bientôt paroissant à leurs yeux comme une tour, les bataillons entiers tournerent le dos en se précipitant les uns sur les autres : Boufangir & Mirza firent de vains efforts pour arrêter leur fuite, le premier tomba percé de coups aux pieds de Mirza ; celui-ci alloit se jeter en désespéré au milieu des bataillons ennemis, mais une main invisible détourna son cheval, qui l'emporta malgré lui hors de la mêlée.

Noureddin fit passer au fil de l'épée tous les prison-

126 *Mirza & Fatmé,*
niers ; il vola ensuite vers
Caboul, où le désir d'avoir
Fatmé en sa puissance l'atti-
roit : il ne l'y trouva plus, &
il eut cru avoir perdu le
plus doux fruit de sa vic-
toire, si l'Enchanteur ne lui
eût promis son assistance :
Une Fée, lui dit-il, *protège*
Fatmé, & je ne puis rien sur
elle, si je n'ai quelque chose
qui ait servi à la vêtir, & si
ce n'est elle-même qui me le
donne de son plein gré ; mais
tous mes prestiges seront vains
ou je sçaurai l'y engager : il
dit & disparut.

CHAPITRE XII.

Ce qu'étoit devenue Fatmé.

FATMÉ sur les nouvelles de la perte de la bataille & de l'arrivée de Noureddin à Caboul , s'étoit hâtée d'en fortir : elle avoit fui toute seule , & étoit entrée dans une grande forêt. Elle y marcha long-tems agitée de mille craintes , & sans savoir quelle route tenir ; enfin accablée de lassitude, elle

L iv

128 *Mirza & Fatmé,*
se laissa tomber au pied
d'un Cyprés. Alors elle se
représenta vivement toute
l'horreur de sa situation :
seule dans une forêt qu'at-
loit - elle devenir ? Elle
craignoit la rencontre des
bêtes féroces ; celle des
hommes lui paroissoit plus
à craindre encore ; déjà la
nuit commençoit à noircir
la sombre épaisseur des bois ;
une vague impression de
terreur acheva de troubler
son imagination ; elle se li-
vroit aux idées les plus fu-
nestes , lorsqu'un Monstre
à forme humaine se présen-

ta devant elle : des serpens
ceignoient sa tête, & om-
brageoient son visage ; ses
yeux creux & sombres sem-
bloient blessés du foible
jour qui luisoit encore ; ses
noirs fourcils , horrible-
ment froncés, annonçoient
une fureur morne ; ses jouës
pâles & tremblantes étoient
couvertes de tâches noires
& livides ; tous ses traits
étoient bouleversés , tous
ses mouvemens convulsifs ;
Fatmé détourna de lui la
vuë avec horreur ; mais de
quelque côté qu'elle tour-
nât les yeux, elle voyoit

130 *Mirza & Fatmé ,*
toujours le Monstre portant
sur elle un regard sombre
& fixe. *Pourquoi cherches-tu*
à m'éviter , lui dit-il d'une
voix rauque & entrecou-
pée , *tes malheurs sont sans*
ressource , & je viens les finir :
en disant ces mots il souffla
sur elle : dans ce moment la
vie fut odieuse à Fatmé ;
elle eut horreur de son exis-
tence , & le Monstre lui pa-
rut moins affreux : *donne-*
moi ta ceinture , continua-
t-il , *j'en vais faire l'instru-*
ment heureux de ta délivran-
ce , un moment de courage
te garantira d'un siècle de

malheur. Déjà Fatmé détachoit sa ceinture : le Monstre , qui n'étoit autre que l'Enchanteur, sous la forme du désespoir , avança la main pour s'en saisir. Fatmé alloit tomber en son pouvoir, lorsqu'elle vit paroître un enfant d'une beauté éclatante. Sa physionomie ressembloit à celle de Mirza. Le Monstre s'enfuit à sa vue : *Belle Fatmé, lui dit l'enfant ailé, quelle futeur s'empare de vous? Voulez-vous renoncer au bonheur que je vous prépare? Avez-vous oublié que Mirza vous*

132 *Mirza & Fatmé,*
adore? Il n'a point péri ; vos
malheurs finiront ; vous le re-
verrez , & un jour unis en-
semble , vous jouirez d'un sort
digne d'envie. En disant ces
mots il secoua un flambeau
qu'il tenoit de la main
droite , & mit de l'autre un
anneau à un doigt de Fât-
mé , en l'avertissant que cet
anneau la rendroit invisible,
& la garantiroit de tout en-
chantement. Nous verrons
dans la suite l'usage qu'en
fit Fatmé ; il faut retourner
à Mirza , que son cheval
emporte malgré lui.

CHAPITRE XIII.

Ce que devint Mirza.

A P R É S avoir long-
tems couru, Mirza al-
loit entrer dans une gorge
de montagne, lorsque son
cheval manqua sous lui : à
peine il s'étoit dégagé des
étriers, qu'il vit un cavalier
ennemi qui n'avoit cessé de
le fuivre, attiré par l'appas
d'une prise si considérable.
Le cavalier fondit sur lui le
sabre haut, en lui criant de

134 *Mirza & Fatmé,*
se rendre; Mirza se met en
défense, & évitant le choc
du cheval par un mouve-
ment de côté, haussa le
bras, & plongea son épée
dans le flanc du cavalier,
qui, après avoir chancelé
quelques momens sur la
selle, tomba sans vie aux
pieds du Prince. Mirza
quittant alors son habit &
ses armes, qui étoient san-
glantes & brisées, se cou-
vrit de l'habit du soldat,
& suivit le pied de la mon-
tagne: il marcha long-tems
entre des précipices & une
longue chaîne de rochers.

dont les masses énormes jetées au hazard, & en quelques endroits entassées les unes sur les autres, sembloient menacer le ciel d'une nouvelle escalade ; enfin il s'arrêta dans un petit vallon que formoit un enfoncement entre ces rochers : l'eau d'une source qui en sortoit le désaltéra ; il se nourrit des fruits d'un *Dattier* sauvage, & s'affit au pied. C'est alors que rendu à lui-même (car dans le tumulte de l'action, l'ame distraite par mille objets, n'a que des mouvemens ra-

136 *Mirza & Fatmé,*
pides , & pour sentir trop
de choses , n'en sent aucune
bien distinctement)
c'est alors que rendu à lui-
même il ne put se représen-
ter sans horreur ce champ
de bataille, qu'il laissoit cou-
vert de tant de braves gens
morts pour sa querelle. La
perte de Boufangir lui dé-
chiroit le cœur. Il passa la
nuit dans ce vallon, couché
sur un lit de douleur , se
roulant par terre, & croyant
voir sans cesse l'ombre pâle
& sanglante de son ami.
Pardonnez, chere Ombre, di-
soit-il

soit-il en fondant en larmes, pardonnez Bousangir, si je vis encore, c'est pour te venger. A sa douleur se joignoit une vive inquiétude sur le sort de Fatmé. Il erra deux jours dans ces montagnes, les faisant retentir de ses plaintes, & ne se nourrissant que de fruits sauvages.

Au commencement du troisiéme il se trouva vis-à-vis d'un palais brillant. Le Prince approcha, & lût sur le frontispice en gros caractère de diamant : *Palais de*

M

138 *Mirza & Fatmé,*
l'Espérance. Il avoit été bâti
par la Fée de l'Imagination;
on y étoit introduit par le
Génie du Désir : on y atten-
doit tous les jours l'Amour
& la Fidélité pour les ma-
rier ensemble : le Prince,
après avoir traversé plu-
sieurs cours , entra par un
vestibule de marbre verd ,
dans un salon tout couvert
de glaces de diamant en-
cadrées dans des bordures
d'émeraude : il y avoit au
milieu un trône de même
matière, sur lequel une jeu-
ne Fée étoit assise. Au lieu

d'une baguette elle tenoit dans sa main une ancre d'or : sa physionomie étoit ouverte & prévenante ; rien n'étoit si engageant que son air ; rien de si flatteur que son souris : ses yeux vifs & perçans n'étoient arrêtés par aucun obstacle : la magie de son regard , dont elle ignoroit le pouvoir , rapprochoit d'elle les objets éloignés , & les revêtoit des formes & des couleurs les plus agréables : à sa présence les soucis & les chagrins disparoissoient

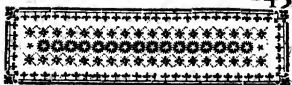
140 *Mirza & Fatmé,*
comme les oiseaux de la
nuit au lever du soleil : son
trône étoit entouré d'une
foule d'enfans d'une beau-
té céleste ; ils avoient des
aîles blanches dorées aux
extrêmités , & portoient
dans leurs mains des phio-
les de diamant, pleines d'u-
ne liqueur souveraine pour
tous les maux. Un d'eux
versa de cette liqueur au
Prince dans une coupe faite
d'un seul rubis : tout le sa-
lon en fût embaumé : le
Prince but : aussi-tôt la Fée
lui dit de jetter les yeux

sur la glace la plus prochaine. Il y porta ses regards, & vit très-distinctement, quoique dans un lointain, le trône de Lahor. Fatmé y étoit assise avec lui, & tous deux recevoient l'hommage des Grands & du peuple. En ce moment tout disparut, le salon, le trône & la Fée : le Prince se trouva au pied d'un arbre, & crut s'éveiller d'un songe ; il se sentit néanmoins fortifié. Plein de courage & de confiance, il se remit en marche ; & après bien des

142 *Mirza & Fatmé, &c.*
aventures & des périls, il se
retrouva à l'Isle des Amis,
chez la Fée du malheur.

Fin de la première Partie.





MIRZA

ET

FATMÉ,

CONTE INDIEN.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Embarquement de Mirza.

MIRZA fut très-bien
reçu de la Fée du
Malheur, qui le com-
bla de joie en lui présentant

144 *Mirza & Fatmé ;*
Boufangir. Un de ses esclaves l'avoit enlevé la nuit du champ de bataille ; ses blessures ne s'étoient pas trouvées mortelles , & dès qu'elles avoient été guéries , il s'étoit rendu dans l'Isle des Amis , où il espéroit trouver le Prince , ou du moins avoir de ses nouvelles. Après que Mirza l'eût tenu long-tems étroitement embrassé , il chercha des yeux Fatmé ; mais il apprit avec une grande douleur que Boufangir n'étoit pas instruit de son sort ; qu'il avoit fait de vaines perquisition

perquisitions , & que tout ce qu'il favoit , c'est qu'elle n'étoit pas au pouvoir de Noureddin. *Mon fils* , lui dit la Fée , vous la retrouverez , mais je ne puis vous dire si ce sera pour son bonheur & pour le vôtre. Quant à-présent ce n'est point l'amour qui doit vous occuper ; il ne faut songer qu'à réparer votre défaite : c'est à votre courage que vous devez recourir : le désespoir est le parti des lâches ; on trouve des ressources , quand on sait les chercher & souffrir : je ne puis vous aider que par mes

N

146 *Mirza & Fatmé,*
conseils ; & si vous m'en
croyez , vous oserez vous
rendre secretement à Lahor ;
vous y verrez vos partisans ,
qui sont en grand nombre ;
& tandis que votre présence
échauffera leur zele , je ferai
passer Bousangir à la Cour
de Candahar , dont il sollici-
tera les secours : allez , mon
fils , le vaisseau est tout prêt ,
partez.

Ce ne fut pas sans dou-
leur que le Prince & Bou-
sangir se séparèrent , au mo-
ment qui venoit de les re-
joindre.

CHAPITRE II.

*Isle de l'Opinion : Lunettes :
Mont de Vérité.*

LE vaisseau qui portoit le Prince, ayant besoin de faire aiguade , fut obligé de relâcher à l'Isle de l'Opinion , qui se trouvoit sur la route. Mirza y descendit : l'air de cette Isle étoit nébuleux : au milieu d'une grande plaine s'élevoit un palais immense ; il avoit quatre faces différentes ,

N ij

148 *Mirza & Fatmé;*

ournées vers les quatre parties du monde : quatre larges avenues , remplies d'une foule d'hommes de toute espèce , aboutissoient à autant de portiques , qui tout vastes qu'ils étoient , ne pouvoient recevoir tous ceux qui s'empressoient d'entrer , en se portant les uns sur les autres. Ce palais étoit le séjour d'une Fée qui distribuoit des lunettes : son nom étoit *la Reine du monde* ; elle étoit sur un trône soutenu par quatre moutons d'or , emblème de tous les peuples qui lui

rendoient hommage : on la voyoit différente ; suivant les lunettes qu'on en recevoit : elle en avoit un prodigieux magasin : ces lunettes n'étoient pas les mêmes ; mais toutes avoient cette propriété ; que lorsqu'on les avoit mises sur son nez, on croyoit n'en point avoir, & ne se servir que de ses yeux : on ne voyoit pas non plus celles qui étoient sur le nez de son voisin , quand elles étoient de même espèce que celles qu'on avoit soi-même : si elles étoient dif-

150 *Mirza & Fatmé* ;
férentes , on les voyoit , &
les nez à lunette d'une es-
pèce , se mocquoient des
nez à lunettes d'une autre
espèce : cela formoit des
classes séparées , qui toutes
alloient par troupes comme
des moutons , & faisoient
chacune dans le palais un
écho différent. Autour du
faîte regnoit une galerie ,
du haut de laquelle le spec-
tacle de l'Univers s'offroit
à chacun à-travers ses lu-
nettes : le Prince en prit
une paire , les mit sur son
nez , crut n'en point avoir ,
monta sur la galerie , & re-
garda. II

Il vit la foule des mortels comme une troupe de nains , au-dessus desquels s'élevoient quelques géans, qui lui parurent revêtus d'un éclat extraordinaire. Les plus grands de tous , à la tête de puissantes armées, ravageoient la terre que les cent bouches de la Renommée faisoient retentir du bruit de leurs exploits : ici sur des monceaux de ruines fumantes ils élevoient des trônes ; là ils en dispersoient les débris dans des fleuves de sang. Des géans, d'une stature moins haute,

Niv

152 *Mirza & Fatmé,*
tenoient dans leurs mains
de grandes balances d'or :
ils y pésoient les intérêts
des peuples ; mais c'étoit
au poids de leur intérêt
personnel , qui emportoit
toujours la balance ; d'au-
tres ourdissoient de vastes
trames , où des nations en-
tières se trouvoient enve-
loppées : les uns & les au-
tres écrasoient à leur gré
la tête des nains , qui les
adouroient le front proster-
né contre terre. Le Prince
qui avoit les lunettes de la
Fée sur le nez , approuva le
culte qu'on leur rendoit :

Conte Indien. 153

il descendit de la galerie ,
ébloui de l'éclat des trônes ;
& prenant pour des Dieux
ces Géans destructeurs, dont
l'univers étoit la victime.

Au sortir du Palais de la
Fée, il apperçut un Mont
fort élevé, situé sur un ~~rocher~~ *Roc.*
Il demanda ce que c'étoit
que ce Mont qui dominoit
au-dessus des nuages : on
lui répondit qu'il y avoit
une espèce de fous qu'on
appelloit *Philosophes*, qui
se donnoient beaucoup de
peine pour arriver au som-
met de ce Mont, qu'ils l'ap-
pelloient *le Mont de vérité* ;

154 *Mirza & Fatmé,*
qu'ils en racontotent de
grandes merveilles ; mais
que c'étoit de vieux rê-
veurs qu'on ne s'amusoit
guères à écouter. Le Prince
entreprit d'y monter : ce
fut avec une fatigue extrê-
me qu'il parvint à gravir
jusqu'au haut : les lunettes
de la Fée lui tomberent
aussi-tôt du nez : il se trou-
va sous un ciel pur & se-
rein , & jettant les yeux sur
l'univers , il fut tout éton-
né de voir que les trônes
qui lui avoient paru si bril-
lans, n'étoient que des nuës
colorées , où s'asséioient le

Conte Indien. 155

Souci & les Ennuis, revêtus des habits du Bonheur & des Plaisirs. Au lieu de ces hommes qui lui avoient paru s'élever au-dessus de tous les autres, & les uns exécuter, les autres projeter de si grandes choses, il ne vit plus que de vieux enfans, qui habillés d'une jacquette avec des lisières & un bourlet au front, s'amusoient les uns à former de grosses boules de savon qui brilloient un moment au soleil, & crévoient le moment d'après; les autres à élever de magnifiques

156 *Mirza & Fatmé,*
châteaux de carte , que le
moindre souffle de vent ren-
versoit. Ils en étoient si oc-
cupés , qu'ils n'apperce-
voient pas un Monstre dé-
charné ; qui faisant conti-
nuellement sa ronde, tantôt
fondoit sur eux à l'improvise-
te, tantôt s'approchoit pas-
à-pas , & finissoit toujours
par dévorer le château &
l'enfant. Autour de ceux-ci
étoient en admiration d'au-
tres vieux enfans , qui n'é-
toient que spectateurs , &
avoient tous les lunettes de
la Fée sur le nez. Le Prince
démêla cependant quelques

hommes parmi eux : leur extérieur étoit fort simple, ils n'avoient point de lunettes ; des troupes de Mirmidons couroient après eux , & les traitoient de fous : ces hommes n'en paroissoient pas plus émus : les uns ne cherchoient qu'à se retirer doucement de la presse ; les autres rendoient des services pour des injures, & tendant à propos la main à ces petits étourdis , ne s'occupoient qu'à leur sauver des bosses & des contusions.

Le Prince se rembarqua

158 *Mirza & Fatmé,*
en faisant de profondes réflexions sur ce qu'il avoit vû , bien pénétré de la folie des hommes , du néant de leur grandeur , de la vieille enfance de leurs projets , & de la sottise qu'ils ont d'admirer ce qui fait leur malheur : désabusé de la fausse gloire , il résolut , s'il montoit un jour sur le trône , d'être le bienfaiteur du genre humain , & jamais son fleau.

CHAPITRE III.

*Tempête , Naufrage : Isle où
le Prince aborde , &c.*

AU bout de quelques jours d'une navigation heureuse , le Pilote aperçut un point à l'extrémité de l'horison : il pâlit , & ordonna qu'on se hâtât de plier les voiles : l'ordre n'étoit pas encore exécuté , que le nuage qui n'avoit paru qu'un point dans l'éloignement , s'avança avec

160 *Mirza & Fatmé,*
une rapidité prodigieuse ;
& parut au-dessus du vaisseau comme une montagne énorme. Tout l'horison fut investi de sa noire épaisseur, & la nuit la plus profonde succéda au jour le plus serain : les vents déchaînés des quatre parties du monde s'entrechoquent avec furie , se précipitent en tourbillon sur le vaisseau , l'enlèvent, & le font pirouetter dans l'air ; tantôt de longs éclairs sillonnent l'obscurité d'un bout d'un pôle à l'autre ; tantôt ils partent à la fois de tous les points de
de

de l'horison ; les yeux éblouis ne voyent qu'une mer de feu , prête à engloutir le vaisseau : de l'éblouissement on est replongé dans les ténèbres : aux mugissemens des vents & des flots , à leurs coups redoublés , aux éclats retentissans du plus affreux tonnerre ; à l'horrible confusion de tous ces bruits mêlés ensemble , on diroit que c'est l'Univers qui croule sur la tête des foibles mortels : cependant au bout de quelques tems la tempête parut vouloir s'appaiser ; mais au mo-

162 *Mirza & Fatmé* ;
ment que le Ciel , moins
noir , faisoit luire un rayon
d'espérance , le vaisseau ,
poussé comme un trait ,
alla se briser contre une
côte malheureusement voi-
sine : on entendit le bruit
affreux des pointes de ro-
cher , qui entr'ouvroient le
fond du bâtiment ; tout l'é-
quipage à la fois jetta un cri
perçant , & dans le moment
le vaisseau enfonça : Mirza ,
qu'aucun péril ne troubloit ,
se saisit d'une pièce de bois
qui flotloit ; & fit effort
pour gagner la côte : plu-
sieurs fois il fut emporté

loin du rivage au moment qu'il y touchoit; mais enfin il fañsit la pointe d'un rocher qui s'avançoit, & prit terre; sa lassitude ne lui permit pas de la reconnoître. Il se coucha sur la rive, & s'endormit profondément.

Lorsqu'il se réveilla le tems étoit serein; il faisoit grand jour, & le soleil avoit séché ses habits. Il jeta les yeux sur l'Isle où il se trouvoit; il la vit couverte d'une infinité d'arbres, dont les branches, ornées de feuilles du plus beau verd, paroif-

164 *Mirza & Fatmé,*
soient en même tems chargées de différens fruits, dont les vives couleurs réfléchissoient différemment la lumière. Le Prince, qui sentoit une faim pressante, y courut, & porta sa main sur une grénade : quelle fut sa surprise, de ne trouver qu'un diamant de la couleur & de la forme de ce fruit ? Tous les autres fruits étoient pareillement des pierres précieuses : c'étoit des escarboucles, des topases, des rubis, des amethystes, &c. Le tronc des arbres étoient les uns d'or, les autres

d'argent, & leurs feuilles étoient des émeraudes d'un différent verd : au milieu de ces arbres étoit un grand canal, où le Prince crut, du moins, aller appaiser sa soif; mais ce qui lui avoit paru une belle eau transparente, étoit un cristal liquide, dont la source sortoit des entrailles d'un roc de diamant.

Peu touché de la beauté du spectacle, le Prince s'assit tristement au bord de ce canal, appuyé contre un de ces arbres, que tous les Empires du monde n'au-

166 *Mirza & Fatmé,*
roient pû payer. La soif &
la faim, qui le pressoient de
plus en plus, lui faisoient
sentir qu'il n'y a de vrais trésors
que ceux qui servent
à nos besoins naturels : il
regardoit avec mépris tous
ces magnifiques jouets d'enfant :
il eût donné tous les
arbres de l'Isle & son brillant
canal pour un Battier
sauvage & une marre d'eau
bourbeuse. Il retourna vers
le bord de la mer pour y
chercher quelque coquillage :
il en vit sortir un animal
amphibie, qui s'alla
perdre dans des rochers :

Conte Indien. 167

ils formoient une longue chaîne d'un côté de l'Isle. Le Prince y tourna ses pas, & suivant les traces mouillées de l'animal, il s'engagea dans les sinuosités d'un petit chemin tortueux, qui, après bien des détours, le conduisit dans une plaine charmante : la douceur embaumée de l'air, l'éclat des fleurs, l'abondance & la beauté des fruits, qui étoient véritables, & dont il trouva le goût merveilleux, lui persuaderent qu'il étoit dans le Paradis terrestre : il s'avança après

168 *Mirzâ & Fatmé,*
avoir mangé , & au bout
d'une allée d'orangers , près
d'une grotte que deux gre-
nadiers tapissoient au-de-
hors, il vit un jeune homme
très-bien fait, & une femme
d'une beauté ravissante, qui
n'avoient pour vêtement
qu'une ceinture de palmier.
Cette nouvelle Eve tenoit
sur son sein un enfant, où
plutôt un amour, dont la
bouche fouriante ressem-
bloit à un bouton de rose
qui éclôt. Leur surprise pa-
rut grande à la vûe du Prin-
ce ; mais s'avancant vers
eux d'un air propre à les
rassurer,

rassurer, il leur dit par quel malheur il se trouvoit dans leur Isle. Le jeune homme lui répondit en des termes très-nobles & très-obligeans ; & l'ayant fait entrer dans la grotte, où il y avoit pour tous meubles des lits de mousse & des sièges de gazon, grossièrement façonnés, la Femme lui servit dans des coquilles de différentes grandeurs des fruits, du laitage & des nids d'oiseaux, qu'on trouve sur les rochers, & qui sont un mets excellent.

170. *Mirza & Fatmé,*

Après le repas, le Prince ayant témoigné à ses hôtes toute sa reconnoissance, ne put s'empêcher de leur dire combien il étoit étonné de trouver dans une Isle qui paroissoit deserte deux personnes dont les manieres n'étoient pas moins pleines de grace & de noblesse que la figure, qui parloient la langue des Indes, & sembloient plutôt avoir été élevées dans un palais que dans une grotte. *Seigneur*, lui répondit le jeune homme, *le récit de nos aventures fera cesser votre surprise, à laquel-*

le nous devons , sans doute ,
un discours trop flatteur. Alors
la femme étant sortie , le
jeune homme commença
son histoire en ces termes :

CHAPITRE IV.

Histoire de Zulmis & d'Aglaé.

NOUS sommes nés
ma femme & moi
dans l'Isle d'Amour , au
Royaume de Beauté : il est
nécessaire de vous dire
quels sont les usages & la
Pij

172 *Mirza & Fatmé,*
religion du pays, ou plutôt
quels ils étoient avant qu'un
Prince étranger, qui regne
aujourd'hui, nous eût appor-
té un nouveau culte, & des
loix nouvelles.

Vous saurez donc qu'au
Royaume de Beauté, il n'y
a de distinction parmi les
filles que celle qu'y met la
Beauté même; leur titre
unique est de plaire. La plus
belle est la plus noble. A
leur quatorzième année,
elles entrent en possession
d'un jardin de délices, or-
né des plus belles fleurs. Il
y a entr'autres une rose d'u-

ne beauté ravissante : cette rose est réservée pour celui qui doit être leur époux : c'est l'unique dot que les filles du Royaume de Beauté apportent en mariage. Les personnes des deux sexes qui ne sont point mariées, s'assemblent deux fois toutes les semaines dans une grande prairie, qu'on appelle la Prairie des Amans. Les jeunes hommes & les jeunes filles s'y exercent à des jeux & à des danses : chacun sans distinction de rang s'adresse librement à celle qui lui plaît, & tâche à son tour

174 *Mirza & Fatmé,*

de lui plaire : les rivaux ne peuvent disputer entr'eux que d'agrémens : c'est à qui saura se rendre aimable ; petits soins, attentions, services , tout est employé : l'envie de plaire se produit sous une infinité de formes agréables, mais la violence est interdite, & les voies de fait contre ses rivaux , sont punies de mort. Ce n'est pas qu'on ne fasse un grand cas de la valeur. On en inspire l'estime à nos Belles qui se donnent ordinairement aux plus braves ; mais ce n'est qu'en faveur de la Patrie

qu'il est permis de la signaler : on a voulu que la Beauté, en élevant l'ame du guerrier, adoucît les mœurs du citoyen. Lorsque deux Amans se plaisent, ils se prennent par la main & vont à l'Autel du Dieu que nous adorons : ce Dieu est représenté sous la figure d'un beau jeune homme, dont à peine un léger duvet colore les joues vermeilles : dans une main il tient un flambeau, une pierre d'aiman dans l'autre, & sourit à deux colombes, qui les ailes à demi-étendues,

176 *Mirza & Fatmé;*

se becquetent à ses pieds : son temple de Lapis soutenu par cent colonnes d'A-methiste , est toujours paré de fleurs nouvelles. Les plus doux parfums brûlent continuellement sur l'Autel du Dieu. Dès qu'on y voit paroître deux Amans, on avertit le Grand-Prêtre, qui, sous aucun prétexte, ne peut refuser de les unir; ce seroit un sacrilege : les desirs mutels de deux Amans sont regardés comme l'inspiration du Dieu. Le mariage se fait en les ceignant tous deux d'une

même guirlande. Alors la nouvelle épouse reçoit dans son jardin le nouvel époux, il cueille la rose, & tous deux offrent au Dieu les prémices de leur bonheur, car cette Divinité bienfaisante ne veut point d'autres sacrifices : de tendres soupirs sont le cri de ses victimes.

Voilà quels étoient de tems immémorial l'usage & la Religion du Pays. Nos Rois s'y étoient toujours soumis eux-mêmes; mais il y a environ vingt ans que leur race s'étant malheureu-

178 *Mirza & Fatmé,*
sément éteinte, un Prince
voisin fut se faire élire, en
prodiguant à propos des
trésors. Une vieille Gnomi-
de qu'il avoit eu le courage
de traiter en jeune Silphide,
l'avoit fait Souverain d'une
Province limitrophe qui
abondoit en mine d'or.
Avant que la Gnomide en
eût fait présent au Prince,
le pays n'étoit peuplé que
d'animaux stupides qui mar-
choient à la vérité sur deux
pieds, mais qui d'ailleurs
tenoient moins de l'hom-
me que de l'âne : ils avoient
les oreilles & la peau de cer

Conte Indien. 179

animal , le visage d'une chouette , & des mains de harpies. Ils s'en servoient pour creuser la terre , & en tirer l'or , dont ils étoient fort avides. La Gnomide leur donna la figure humaine , mais ils garderent la stupidité & les inclinations de leur premier état , & surtout une soif de l'or qui les rend presque tous hydropiques. Lorsqu'ils en ont fait des amas considérables , ils se croient au-dessus de tous les mortels ; ils oublient leur première forme , & la font souvent oublier aux autres :

180 *Mirza & Fatmé ;*
on dit qu'il y a des hommes
qui ont fait Dieu à leur res-
semblance ; ceux-ci sont du
nombre : ils adorent un
Ane d'or , qui foule aux
pieds la statue de l'honneur.
Leur Prince ayant été élu
notre Roi , ses sujets les plus
riches le suivirent dans son
nouveau Royaume, & com-
me les filles y sont charman-
tes , ils chercherent à leur
plaire , ou plutôt ils crurent
qu'ils n'avoient qu'à paroî-
tre dans la Prairie des A-
mans, & pousser en avant un
gros ventre chargé d'or &
de pierreries ; mais le suc-

cès répondit mal à leur attente ; ils ne remportèrent que des brocards : on leur demandoit , *quand ils accoucheroient ?* Le Roi qui souhaitoit de les favoriser , ne pouvoit le faire qu'en changeant notre religion & nos loix : il corrompit le Grand-Prêtre à force d'argent , il gagna les Chefs de l'Etat , qui n'étoient plus dans l'âge de plaire , & fit une loi par laquelle le choix d'un époux ne dépendroit plus de l'inclination des Amans , mais de la volonté des parens. Cette loi n'eut

182 *Mirza & Fatmé ;*

pas tout l'effet qu'on en espérait : les filles se faisoient une religion de l'éluder. Elles recevoient dans leur jardin l'amant qui leur plaisoit ; & lorsqu'il avoit cueilli la rose , on ne pouvoit s'empêcher de les unir. On fit une seconde loi par laquelle en ce cas les deux époux seroient mis dans une barque , & abandonnés en pleine mer à la merci des vents & des flots.

Aglaé (c'est le nom de ma femme) entroit dans sa quatorzième année, lorsqu'on publia cette loi ; j'en

Conte Indien. 183

avois dix-huit, & jufqu'alors j'avois été impunément à la Prairie des Amans : toutes les belles perfonnes que j'y avois vûes , m'avoient laiffé libre ; aucune n'avoit l'aiman de mon cœur. Aglaé parut, & je l'adorai. Elle n'étoit pas feulelement belle ; il y avoit répandu dans toute fa perfonne ce je ne fais quel charme plus puiffant que la beauté même : on difoit qu'Aglaé en naiffant avoit été baignée dans la fontaine des Graces ; & certainement fi les Graces fe pouvoient peindre ;

184 *Mirza & Fatmé* ;
elle eût servi de modèle. Je
l'abordai en tremblant ; ma
langue incertaine lui be-
gaya quelques paroles mal
arrangées. Je ne la quittai
point tant qu'elle resta dans
la Prairie : lorsqu'elle se reti-
ra , il me sembla que le jour
se retiroit avec elle , je restai
longtems immobile & pen-
sif ; enfin je m'en retournai
plein de son image , & ne
pouvant un seul instant
m'en distraire. Que le tems
me parut long jusqu'au jour
où je devois la revoir ! J'é-
tois dans la Prairie bien
avant tous les autres : dès
qu'Aglaé

qu'Aglaé parut, je volai auprès d'elle. Son entretien n'avoit pas moins de grace que sa personne; c'étoit cette simplicité naïve, qui, jointe à beaucoup d'esprit, est la marque précieuse d'une ame pure & neuve encore aux choses du monde. J'eus un grand nombre de rivaux, mais Aglaé distingua mon amour de celui des autres; j'eus le bonheur de lui plaire, & je touchois au moment qui alloit combler mes vœux, lorsque le Prince Phanor vit Aglaé, & prit pour elle l'amour le plus ar-

Q

186 *Mirza & Fatmé,*

dent. Ce Prince étoit le fils unique du Roi : il l'avoit eu de la Gnomide : Phanor ressembloit beaucoup à sa mere ; c'étoit une vraie figure de taupe , mais fier de son rang & de ses richesses, il portoit de l'air le plus conquérant, la tête la moins noble : ses manieres n'étoient pas plus aimables que sa figure ; quant à de l'esprit, des talens , des vertus, vous jugez bien qu'étant le Prince le plus riche de la terre , il avoit de tout cela dans son trésor.

Aglaé reçut les marques

de son amour avec autant de froideur que de respect; Phanor lui donnoit tous les jours des fêtes, où il étoit sa magnificence & son mauvais goût. Il prit tant de soins pour lui plaire, qu'il lui devint tout-à-fait insupportable, mais il n'en fut pas de même des parens d'Aglaé : comblés des faveurs du Prince, éblouis de son rang, ils se déclarerent pour lui, & ne donnerent qu'un mois à leur fille pour se déterminer à l'épouser. Phanor en se mettant sur les rangs, avoit écarté tous ses

188 *Mirza & Fatmé,*

rivaux ; mon amour avoit
été obligé de se contraindre
en public , mais je vois
Aglæ en particulier. Une
vieille esclave qui la servoit
& que j'avois gagnée , m'en
facilitoit les moyens : jugez
quel fut mon désespoir ,
quand Aglaë m'apprit la ré-
solution de ses parens. J'é-
tois à ses genoux , & les te-
nant embrassés , je les bai-
gnois de mes larmes. *Soyez
sûr* , me disoit-elle , en y
mêlant les siennes , *soyez
sûr* , mon cher Zulmis , que
je ne serai point à un autre
que vous , & que s'il faut

*mourir pour ne point épouser
le Prince, je n'hésiterai pas
à me donner la mort : Ah,
lui répondis-je, que le Ciel
me préserve de recevoir de
votre amour une preuve si
funeste ! Plûtôt mourir mille
fois moi-même ! Mais s'il est
vrai que vous m'aimez
Ingrat si je vous aime !
Hé bien, charmante Aglaé,
pourquoi nous rendre les
victimes d'une loi impie &
nouvelle ! Le Dieu que
nous adorons parle à votre
cœur, ainsi qu'au mien, il
vous dicte l'époux que vous
devez choisir, ses inspira-*

190 *Mirza & Fatmé,*

tions sont ses oracles : dérobons-nous à la tyrannie, fuyons, je suis maître de moi, j'ai des biens dont je puis me défaire en peu de jours, vous m'aimez, & je vous aime, vous ne pouvez sans sacrilège avoir d'autre époux que moi.... Oüi, me dit-elle, en me tendant la main, oüi, cher Zulmis, vous l'êtes : En vous reconnoissant pour mon époux, j'obéis au Dieu qui m'inspire : jamais mon cœur n'a senti plus vivement sa présence. Dieu puissant, ajouta-t'elle, nous te prenons

à témoin des nœuds que nous formons Zulmis & moi, protéges une union que tu ordonnes , & que le bonheur de Zulmis soit, s'il se peut, égal à l'amour éternel que je lui voue ! Je joins mes vœux & mes sermens à ceux d'Aglaé : le Dieu les entendit , & donna lui-même le signal de notre union par un trait de lumière qu'il fit briller à nos yeux , comme s'il eût secoué son flambeau.

Aglaé me reçut alors dans son jardin : que de beautés il renfermoit , & comment

192 *Mirza & Fatmé,*
les décrire ! mais , sur-tout ,
qui pourroit peindre cette
rose charmante , qui , à de-
mi-éclosée , s'entr'ouvroit à
peine au milieu des lys qui
l'entouroient ! C'étoit le ga-
ge précieux de mon bon-
heur : je me hâtai de le ra-
vir : non , il n'est point d'ex-
pression qui puisse rendre
ce que j'éprouvai alors , cet-
te ivresse de tous les sens ,
ces vifs élans de l'ame qui
fait effort pour passer dans
l'objet aimé , & qui , plon-
gée dans une mer de déli-
ces , s'y anéantit & renaît
pour s'y anéantir encore :
il

il manquoit à mon bonheur d'en voir Aglaé aussi remplie que je l'étois : je parvins enfin à ce dernier degré de félicité ; tout le feu de son cœur passa dans ses veines , ses sens se troublèrent , & bientôt ses yeux se fermant à demi , peignirent aux miens attachés sur elle , l'égarement & l'excès du bonheur. Pourquoi faut-il que ces doux instans nous échappent si vite ! Dieux puissans , rendez-les moins courts , & au milieu de toute votre gloire, vous en-

R

194 *Mirza & Fatmé;*
vierez le fort des foibles
mortels.

Il fallut me séparer d'Aglaé : je la quittai en l'assurant que j'allois tout disposer pour notre retraite en d'autres climats , & j'y travaillai en effet si bien, que tout se trouva prêt en peu de jours ; mais mon bonheur étoit trop grand pour me coûter si peu. Phanor persuadé qu'il n'y avoit qu'une très-forte prévention pour un autre, qui pût empêcher l'effet de son mérite, n'épargna rien pour s'en éclair-

cir. L'esclave, que j'avois mise dans mes intérêts, ne résista point à la grandeur des présens : nous fûmes trahis par elle : on me surprit dans les bras de mon épouse : je fus saisi avant de pouvoir me défendre, & nous fûmes mis chacun dans une prison séparée ; l'amour de Phanor se tournant alors en haine, il résolut de nous livrer à la rigueur de la loi. Aglaé & moi fûmes revêtus d'habits de fête, on nous mena au Temple : le Grand-Prêtre nous ceignit de la Guirlande nuptiale ; mais

196- *Mirza & Fatmé,*
aussi-tôt après, on nous fit
marcher vers la mer, & nous
faisant monter dans une bar-
que désapareillée, on eut
la cruauté de nous y aban-
donner, après l'avoir con-
duite en pleine mer.

Lorsque je me vis seul
avec Aglaé dans une frêle
barque, entre les vastes de-
serts du Ciel & de l'Océan,
loin de toute terre, & n'en-
visageant rien dans la nature
entière qui pût nous secou-
rir, j'éprouvai une sorte de
frémissement, qu'aucune
expression ne peut rendre;
je tombai aux pieds d'A-

glacé, & lui ferrant les genoux, avec un faisissement qui me permettoit à peine de parler : *Ah, m'écriai-je enfin, c'est moi qui vous ai perdue....* Quoi, me dit-elle, en m'interrompant avec une action mêlée de tendresse & de fermeté, *voudriez-vous qu'Aglaé ne fût pas votre épouse ? Mon himen avec Phanor n'eût-il pas été plus cruel pour vous & pour moi, que cette mort qui nous attend ! Nous aurons du moins la consolation de mourir ensemble, s'il ne nous est pas permis d'y vivre ; oui, cher*

198 *Mirza & Fatmé,*
Zulmis.... La parole lui fut
coupée par une grosse va-
gue qui renversa presque
notre barque : la mer de-
vint tout-à-coup émue :
Viens, me dit-elle alors,
viens, cher *Zulmis*, embrasse
ton épouse, & qu'étroitement
unis, le même flot nous en-
gloutisse sans nous séparer.
Je me précipitai dans ses
bras, le cœur faisi, elle ferra
son visage contre le mien,
je sentoîs ses larmes couler
le long de mes joues, tandis
que la barque tantôt portée
jusqu'au ciel, tantôt retom-
bant dans les abîmes, sem-

bloit à chaque instans nous y devoir ensevelir. Cependant la mer s'appaisa , & la barque s'étant alors trouvée dans un courant très-rapide, fut emportée avec une vitesse extraordinaire dans l'anse de cette Isle. A la vûe inespérée de la terre , nous pousâmes un cri de joie : je sentis tomber l'horrible poids dont mon cœur étoit oppressé : j'embrassai Aglaé avec transport ; elle me pressa dans ses bras. *Cher époux* , me dit-elle , *notre amour vient du Ciel , il s'en déclare le protecteur : quelques*

200 *Mirza & Fatmé;*
soient les habitans de ce beau
pays, ils ne seront point assez
barbares pour nous refuser un
asile. Nous ne voyons,
cependant, aucune trace
d'habitation, & après avoir
parcouru la plaine, nous
nous assûrâmes qu'elle étoit
déserte. Notre bonheur, me
dit Aglaé, est plus grand que
nous n'osions l'espérer : sépa-
rés de tous les mortels, nous
vivrons ici l'un pour l'autre :
tues pour moi le monde en-
tier, mon cher Zulmis; vois
ces arbres chargés de fruits;
la nature ici libérale pourroit
d'elle-même à tous nos be-

soins, & l'Amour, lui dis-je, pourvoira à nos plaisirs: Alors portant sa main à un des plus beaux fruits, qu'en le touchant elle embellit encore, elle me le présenta: nous en mangeâmes tous deux avec délices, & nous nous retirâmes le soir dans cette grotte: nous y trouvâmes le sommeil sur un lit de mousse, mais ce fut l'Amour qui prépara ses pavots.

Plusieurs années se sont écoulées depuis, & ne nous ont paru que des momens: nos habits se sont usés, mais

202 *Mirza & Fatmé,*

la température du pays toujours égale, ne nous en laisse pas sentir le besoin : il est né un enfant à ma femme qui le nourrit ; ce fruit de l'amour en est un nouveau lien : nous menons une vie tranquille, heureuse & saine, parce qu'elle est frugale, & que l'air est bon : nous allons chercher des nids d'oiseaux dans les rochers, nous trouvons d'excellens coquillages sur le bord de la mer, nos promenades sont des boccages enchantés, où l'odorat n'est pas moins réjoui que la vûe. Le ramage

des oifeaux , la diverfité de leur plumage , leurs amours & leurs petits ménages nous fourniffent des plaifirs innocens : nous nous amufons auffi à confidérer les différentes productions de la Nature , qui offre à nos obfervations une matière toujours nouvelle & toujours agréable , dans cette inépuifable variété d'êtres qu'elle a répandus fur la terre , enfin l'amour eft avec nous , & prête fon charme à ce defert , nous n'y avons pas un instant connu l'ennui qu'on trouve fi fou-

204 *Mirza & Fatmé,*
vent au milieu des Cours
les plus brillantes.

Tel fut le récit du jeune
homme : le bonheur que lui
& sa femme goûtoient dans
cette solitude , ne surprit
point Mirza. Il étoit digne
d'en goûter un pareil avec
Fatmé ; mais éloigné d'elle ,
le séjour de cette Isle ne
pouvoit que lui paroître in-
supportable ; nous l'y lais-
serons néanmoins quelque
tems , & nous retournerons
à Fatmé dont le Lecteur est
sans doute en peine.

CHAPITRE V.

ON se souvient que Fatmé est demeurée dans un bois, ayant à son doigt un anneau qui la rendoit invisible, & la garantissoit de tout enchantement. Elle se rendit dans la ville prochaine, vendit un diamant, prit des habits d'homme & se remit en chemin, dans le dessein de gagner le premier port & de s'y embarquer pour l'Isle des Amis : elle s'égara en

206 *Mirza & Fatmé,*

traversant une forêt , & se trouva dans une solitude affreuse : le chemin étoit coupé de précipices : de grandes roches couvertes de mousse étoient jettées çà & là : de hauts & noirs cyprès, demeure antique des hiboux, y répandoient de loin en loin leurs tristes ombres : un torrent qui se précipitoit du sommet d'une montagne , rouloit avec un bruit terrible à travers les roches ses eaux écuman-tes & bourbeuses : tout , dans ce lieu inspiroit l'horreur & la mélancolie ; mais

ce qui surprit Fatmé, ce fut de voir au milieu d'un désert si sauvage, une élévation de terre que deux orangers unis en berceau, couvroient de leur ombre & de leurs fleurs. Il y avoit au pied un tapis de verdure, & au-tour des sièges de gazon. Un homme qu'elle vit s'approcher, attira bientôt toute son attention. C'étoit un Vieillard vénérable par ses cheveux blancs : sa physionomie étoit noble & ouverte, la beauté de ses traits quoique flétris, paroissoit encore ; du reste il étoit pâ-

208 *Mirza & Fatmé,*

le , ses joues étoient creu-
ses , & on voyoit sur son vi-
sage toutes les marques de
la plus profonde mélanco-
lie. Fatmé s'avança vers lui :
il parut étonné de voir dans
son desert un si beau jeune
homme. Fatmé sans lui dé-
couvrir son sexe , lui dit
qu'elle s'étoit égarée , &
que comme la nuit appro-
choit , elle lui demandoit
une retraite : le Vieillard la
conduisit dans une grotte
qui étoit au pied de la mon-
tagne , & qui ressembloit
plus à une taniere qu'à la
demeure d'un homme. Il
s'excusa

s'excusa de n'avoir pas une
meilleure retraite à lui of-
frir, la fit asseoir sur un lit
d'herbes séches, & lui pré-
senta quelques fruits sauva-
ges : ce lit, où Fatmé ve-
noit de faire un mauvais re-
pas, lui servit à passer une
méchante nuit : elle ne fer-
ma pas l'œil ; le Vieillard ne
dormit pas plus qu'elle ;
Fatmé l'entendit continuel-
lement soupirer & gémir.
Dès que les premiers rayons
du jour parurent, l'un &
l'autre se leverent : le Vieil-
lard ne se contenta pas d'en-
seigner à Fatmé le chemin

210 *Mirza & Fatmé,*
qu'elle devoit prendre , il
voulut la conduire lui-même
au port le plus prochain.
En sortant de la grotte ils
passerent auprès de l'élévation
de terre que les deux
orangers ombrageoient. Le
Vieillard y jeta les yeux
en soupirant ; il demeura
pensif & comme profondément
occupé d'un souvenir
cruel ; il pouffoit des
sanglots , son visage se couvrit
de larmes : *O mon cher
Azor !* s'écria-t'il plusieurs
fois , avec l'expression de la
plus vive douleur. Fatmé
touchée à la fois de compas-

sion & de curiosité, ne put s'empêcher de lui témoigner l'une & l'autre : il fut quelque tems sans lui répondre, & même sans l'entendre ; enfin revenant à lui-même : *Vous voyez*, lui dit-il, *le plus coupable & le plus infortuné des hommes : c'est le remords & la douleur qui m'ont conduit dans ce desert ; j'ai fui tous les hommes, mais je n'ai pu me fuir, & je me suis un objet d'horreur à moi-même ; j'avois un ami, vous voyez son tombeau, c'est moi qui l'ai creusé, c'est moi qui lui ai donné la mort ; je ne*

Sij

212 *Mirza & Fatmé,*
serois pas plus son assassin, si
j'avois trempé mes mains dans
son sang : oüi, poursuivit-il
en fondant en larmes, cet
ami m'étoit plus cher que moi-
même, & je l'ai trahi je
l'ai assassiné La curiosi-
té de Fatmé redoubla à ces
mots ; le Vieillard ne put se
refuser à la maniere dont
elle le pressa d'y satisfaire ;
& s'étant remis en chemin
tous deux , il commença
son récit en ces termes :

CHAPITRE VI.

Histoire d'Abdalla.

JE me nomme Abdalla : mon pere étoit d'une des premieres Maisons de Balkis, & fort aimé du Prince. Il ne négligea rien pour me procurer une bonne éducation : je puis dire que je répondis à ses soins, & que lorsque j'entraî dans le monde, je joignois à un esprit cultivé, un cœur droit & bienfaisant. Parmi mes com-

214 *Mirza & Fatmé,*

pagnons d'étude , il y en avoit un qui se faisoit extrêmement distinguer : on ne l'en aimoit pas moins : la nature avoit mis en lui , je ne fais quoi de doux & de modeste , qui tempéroit l'éclat de son mérite & le lui faisoit pardonner. Nous nous sentîmes d'abord un grand penchant l'un pour l'autre : le tems l'accrut , & nos cœurs s'unirent d'un lien si fort , qu'ils ne faisoient qu'un. Au sortir des études nous fîmes ensemble nos exercices & ensuite nos premières armes. Azor

(c'est ainsi que se nommoit mon ami) me sauva la vie dans un combat. Sa naissance n'étoit pas inférieure à la mienne , il y joignoit l'éclat de la faveur : mon pere étoit mort , & c'étoit le sien qui avoit remplacé dans le cœur du Prince. Azor usoit si bien de son crédit , qu'il se fût fait des amis , même à la Cour , si l'amitié , ce sentiment si noble , pouvoit entrer dans des ames serviles. Une cruelle épreuve lui fit bientôt connoître que les adorateurs de la fortune n'ont d'amis que les siens ; son Pere

216 *Mirza & Fatmé,*

déplût au Prince , tomba
dans la disgrâce , & mourut
de douleur en peu de jours.
Azor fut disgracié lui-même ; ceux qui lui avoient le
plus d'obligation demandè-
rent pour eux les places de
son Pere ; toutes les graces
que sa Maison tenoit de la
Cour lui furent ôtées ; il de-
meura dépouillé de tout &
sans bien : son Pere avoit
vécu dans le faste , & sa
succession suffit à peine pour
payer ses créanciers.

Azor soutint sa disgrâce
en Héros , en homme qui
n'avoit fait que se prêter à
la

la faveur : l'ingratitude de ceux qu'il avoit obligés ne le surprit point ; il y avoit compté : je lui restois , il crut n'avoir rien perdu.

Avant sa disgrâce , Azor étoit mon ami , j'en fis mon frere ; ma fortune , qui étoit considérable , devint la sienne ; ce n'étoit pas assez : j'osai déplaire au Prince , je lui parlai en faveur d'Azor. La Cour n'admet guères de milieu entre la bassesse & l'insolence : on fit entendre au Prince que je lui avois manqué ; & je fus perdu auprès de lui , pour avoir prêté

T

218 *Mirza & Fatmé,*
ma voix à un malheureux
qui étoit innocent & mon
ami.

Comme je n'avois pas
l'ambition d'être esclave, je
ne m'affligeai point du bon-
heur d'être libre ; & je re-
nonçai sans peine à l'espoir
des honneurs auxquels c'est
si souvent un titre d'exclu-
sion que de les mériter.

Azor fut touché jusqu'au
fond du cœur de ce que je
fis pour lui , mais il en fut
touché en homme qui en
eût fait autant pour moi ; il
ne chercha point à s'en dé-
fendre, cela lui parut tout

simple ; & il uſa de ma fortune comme il auroit uſé de la ſienne propre, & comme j'en aurois uſé moi-même , ſi j'avois été à ſa place.

Nous nous retirâmes à une de nos terres , nous y vivions fort heureux ; nous avions tous deux le goût des Lettres ; elles rempliſſoient une bonne partie de notre tems ; nous employons l'autre à la chaffe , à la promenade , à cette douce communication de penſées & de ſentimens, qui fait le charme de l'amitié : notre bonheur nous ſembloit d'autant plus

(220 *Mirza & Fatmé*;

doux, qu'il n'étoit point en-
vié ; il nous coûtoit trop
peu pour l'être ; nous ne
doutions pas même qu'à la
Cour on ne crût notre sort
très à plaindre, tandis que
nous bénissions le Ciel de
l'heureuse disgrâce qui nous
l'avoit procuré. Ainsi cou-
loient nos jours, le com-
merce des Muses, la liberté
si douce, l'amitié plus douce
encore, remplissoient tous
nos momens : nous avions
résolu de fuir l'amour, com-
me l'écueil du bonheur &
de la sagesse ; mais qui peut
se flater de rester toujours

insensible ? Le moment d'aimer vient , & le cœur vole au-devant de ses chaînes.

Une jeune veuve avoit une terre dans notre voisinage. L'arrangement de ses affaires l'obligea d'y venir passer quelque tems : Canfade (c'est le nom de cette veuve) avoit une figure charmante ; ses traits n'étoient pas réguliers , mais ils étoient si bien assortis pour plaire , ou plutôt pour toucher , qu'il étoit difficile de la voir impunément : pour vous la peindre en un

222 *Mirza & Fatmé,*
môt, sa physionomie étoit
celle du sentiment, & tout
le reste de sa personne sem-
bloit fait pour la volupté ;
c'étoit les plus belles mains
du monde, des bras moulés
par l'amour, & ce juste em-
bonpoint qui n'exclut ni la
légereté ni les grâces. Nous
fîmes lui rendre visite, &
nous lui trouvâmes dans
l'esprit un attrait pareil à
celui de son visage : le sen-
timent lui dictoit toutes ses
expressions ; je m'apper-
çus de tous ses charmes, je
fis plus, je les sentis, mais
ce ne fut point avec cette

force qui dispose de nous malgré nous-mêmes ; ma liberté fut ébranlée, mais elle ne fut point abbatue. Il n'en fut pas de même d'Azor ; il devint éperdûment amoureux ; cet amour l'entraîna comme un torrent, & renversa toutes ses résolutions comme de foibles barrières. Il m'apprit en tremblant l'état de son cœur ; il craignoit que Canfade n'eût fait les mêmes impressions sur le mien : *Parlez-moi sincèrement*, me dit-il, *si vous aimez Canfade, je vous sacrifierai mon amour, mais ne*

224 *Mirza & Fatmé,*
le laissez point fortifier , &
acceptez-en le sacrifice , tan-
dis que j'espere encore le pou-
voir faire sans cesser de vi-
vre. J'embrassai tendrement
Azor , en l'assurant que je
n'avois point d'amour ; &
je jugeai combien il en avoit
au transport avec lequel il
m'embrassa lui-même.

Azor étoit trop amou-
reux pour n'être pas timide ,
je crus devoir le servir au-
près de sa Maîtresse , & ce
fut moi qui apprit à Canfade
ce que mon ami n'osoit lui
dire. Au trouble qu'elle me
fit voir , j'eus quelque lieu

de douter si elle n'eût pas mieux aimé que j'eusse parlé pour moi , mais je rejettaï bien loin cette idée.

Azor continua ce que j'avois commencé & parla lui-même. Il étoit aimable, il aimoit, il fut aimé. Sa Maîtresse avoit peu de bien ; celui que j'avois étoit déjà à Azor autant qu'à moi ; mais nous en fîmes comme freres un partage dans les formes, & il épousa Canfade. La possession ne fit qu'augmenter son amour, il étoit le plus heureux de tous les hommes : hélas !

226 *Mirza & Farmé,*
étoit-ce le plus cher de ses
amis qui devoit détruire ce
bonheur ?

Une nuit fatale (nuit
d'été) ne pouvant dormir,
je descendis dans le jardin :
une fraîcheur délicieuse
avoit succédé à la chaleur du
jour, la Lune brilloit de tout
son éclat ; il faisoit une de
ces nuits charmantes, qui
portent dans les âmes les
moins sensibles je ne fais
quoi de tendre & de volup-
tueux : une douce rêverie
s'empara de moi, & me
conduisit dans une allée
couverte que terminoit un

cabinet de verdure ; lorsque je fus près de ce cabinet, je crus entendre quelque bruit ; je prêtai l'oreille ; le calme de la nuit me favorisoit ; j'entendis réellement quelques mots que je ne pus distinguer, un moment de silence succéda ; je m'approchai le plus doucement qu'il me fut possible, & une fatale curiosité me poussant à ma perte, je vis Azor & Canfade sur un lit de gazon : Canfade n'étoit vêtue que d'une gaze légère, la main d'Azor faisoit effort pour arracher ce voile importun ;

228 *Mirza & Fatmé,*

Canfade résistoit par pudeur , elle fut vaincue par amour : cette gaze jalouse laissa toutes les beautés qu'elle receloit , en proie au trop heureux Azor : Quelles beautés , grands Dieux ! Canfade se livrant alors à tous les transports d'Azor , me parut si tendre & si voluptueuse..... tout peignoit si bien en elle ce trouble des sens qui naît de l'ivresse du cœur..... Je m'égarai , je devins éperdu & je remportai cette image gravée au fond de mon cœur avec des traits ineffaçables :

je voulus en vain m'en distraire, elle me suivoit partout ; Canfade avec tous ses charmes étoit sans cesse présente à mes yeux ; le sommeil me fuyoit, ou si, pour un instant, il fermoit ma paupiere, je voyois encore Canfade en songe. Azor cependant m'étoit toujours également cher ; j'aurois souffert mille morts plutôt que de songer à le trahir : s'il eût eu besoin de ma vie, elle étoit à lui plus qu'à moi ; mais par une contradiction que je ne puis expliquer, il y avoit des

230 *Mirza & Fatmé,*

momens où je ne pouvois
m'empêcher d'être jaloux de
son bonheur, ou je voyois
un rival en mon ami, ou je
le haïssois presque : je sen-
tois mon injustice, j'en avois
honte, mais j'y retombois.

Les efforts que je faisois
pour me vaincre, peu de
nourriture, encore moins
de sommeil, m'eurent bien-
tôt changé considérable-
ment. Azor à qui je n'avois
jamais rien caché, n'imagina
d'autre cause de ce change-
ment, que le dérangement
de ma santé, & s'en alarma
d'autant plus qu'on ignoroit

Conte Indien. 231

d'où procédoit le mal ; son inquiétude fut extrême ; je voyois que la crainte de me perdre empoisonnoit tout son bonheur, cette crainte l'occupoit tout entier, il la portoit jusques dans les bras de Canfade.

Je fus sensiblement touché des marques de son amitié ; jecrus que j'en serois indigne si je lui cachois plus long-tems ce qui se passoit en moi : je pris la résolution de verser mon ame dans son sein, de lui avouer mes sentimens pour Canfade & de m'éloigner. Eh plût au

232 *Mirza & Fatmé,*

Ciel que je l'eusse fait ! Mais
il étoit écrit que je donnerois la mort à mon ami.

Les femmes les moins
coquettes sont clairvoïantes
sur les effets de leur beauté.

Canfada s'étoit apperçue de
l'effet que la sienne avoit
fait sur moi : je ne pouvois
m'empêcher de la regarder,
& ma passion se peignoit
malgré moi dans mes re-
gards ; je crois que cet amour
n'auroit pas même échappé
à mon ami, s'il n'eût été si
éloigné de le soupçonner.

Canfada fut touchée de l'é-
tat où elle me réduisoit, &
peut-être

Conte Indien. 233

peut-être même prit-elle pour de la pitié un sentiment plus tendre : un jour que nous étions seuls, elle me parla avec tant de bonté du changement qu'on voyoit en moi, elle m'y parut si sensible, qu'il m'échappa, je ne sçais comment, non de lui dire, mais de lui laisser voir que je mourois pour elle; ce fut une indiscretion de regards, de soupirs & de paroles, qui partit comme un trait, & qui, par une force invisible, devança toute réflexion. Je rentrai aussitôt en moi-même, &

234 *Mirza & Fatmé,*
pénétré d'un repentir en-
core plus indiscret , sans
donner le tems à Canfade
de me répondre , je lui
montrai la plus grande con-
fusion de ce qui m'étoit
échappé : je lui en demandai
pardon en fondant en lar-
mes , & je lui appris la ré-
solution où j'étois de la fuir ,
après avoir ouvert mon
cœur à mon ami : Canfade
me détournâ de ce dessein ;
elle me dit que je ne pou-
vois m'éloigner sans affliger
sensiblement Azor , que ce
feroit lui percer le cœur
que de lui en apprendre la

Conte Indien. 235

cause, que j'allois jeter sur la vie de mon ami une amertume que rien ne pourroit adoucir, que je devois auparavant essayer de me guérir, en faisant sur moi un généreux effort, qu'elle vouloit elle-même y aider, que c'étoit une amie tendre qui entreprenoit ma guérison, & qu'elle espéroit y réussir, si je voulois, comme elle n'en doutoit pas, m'y prêter de bonne foi, & considérer sérieusement ce que je devois à Azor, & ce qu'elle lui devoir elle-même.

236 *Mirza & Fatmè,*

Canfade qui croyoit être de bonne foi, eut le malheur de me persuader, ou plutôt, je me fis illusion à moi-même. Ce fut la passion qui, sous le voile de l'amitié, me fit craindre de trop affliger Azor : cette crainte cachoit sans doute un sentiment moins généreux : Canfade, disoit-elle, vouloit m'aider à me guérir, je continuerois donc à la voir, je lui parlerois de mon amour ; en m'écoutant elle me plaindroit : voilà ce qui étoit au fond de mon cœur, & ce que la passion m'empêchoit d'y chercher.

Je restai donc , & j'osai follement lutter contre un ennemi qu'on ne peut vaincre qu'en fuyant : je faisois confiance à Canfade du peu de succès de mes efforts ; & comme cette confiance me soulageoit , je continuois à m'abuser , & je m'imaginois faire des pas vers ma guérison , lorsque j'achevois de me perdre , & que j'entraînois avec moi Canfade même. Eh comment ne se seroit-elle pas perdue ? Une femme vertueuse fait toujours grace à la passion qu'elle inspire ;

238 *Murza & Fatmé,*
c'est pour elle un spectacle
bien séducteur que celui
d'un homme qui offre à son
amour propre un continuel
triomphe, dont tous les re-
gards, toutes les paroles,
tous les mouvemens sont
un tribut à ses charmes ;
mais si elle ose le voir sou-
vent, si elle l'écoute, si elle
le plaint, il n'est presque
pas possible qu'elle ne s'en-
flâme elle-même au feu
dont il brûle pour elle :
c'est ce qu'éprouva Canfa-
de ; elle fut long-tems à s'en
appercevoir, ou plutôt à se
l'avouer ; nous avions de

fréquens entretiens : c'étoit en l'aimant toujours davantage que je lui disois que je ne voulois point l'aimer ; c'étoit avec des regards qui me défendoient d'obéir , qu'elle me conjuroit d'y faire de nouveaux efforts : enfin un jour que je me plaignois à elle de leur inutilité , je vis tout d'un coup son visage inondé de larmes : Quoi , lui dis-je , mon état vous afflige , & vous en pleurez ... ! Non , s'écria-t'elle , je pleure le mien , il est aussi déplorable que le vôtre : à ce discours inat-

240 *Mirza & Fatmé,*
tendu , je l'avoue , mon
premier mouvement fut un
transport de joye qui n'é-
clata que par un cri ; mais
aussitôt me représentant le
tort que je faisois à Azor :
*Chere Cansade , que m'appre-
nez-vous ? Quoi je ravis votre
cœur à mon ami ? Quel bien
il perd ! Ah , Cansade , que
ne m'avez-vous laissé partir !
mes remords me déchirent !*
Elle me dit qu'elle en éprou-
voit de plus cruels elle-
même ; qu'elle étoit au
désespoir de m'avoir retenu,
mais que sa pitié l'avoit
séduite ; qu'elle me conjur-
roit

Conte Indien. 24^e

roit de partir, que j'allois la laisser la plus malheureuse créature de l'Univers, mais qu'il n'y avoit plus que ce moyen de nous sauver de notre propre foiblesse : je la quittai bien résolu de ne la plus voir, désespéré de l'égarement de son cœur, indignement flatté de l'avoir égarée. J'allai trouver Azor, & lui dis qu'on m'ordonnoit de voyager pour ma santé ; je me servis de ce prétexte, car je craignois de l'éclairer sur son malheur. Azor ne pouvoit se résoudre à notre sépara-

242 *Mirza & Fatmé*,
tion : il vouloit absolument
m'accompagner ; mais je
m'y opposai si fortement ,
qu'il fut obligé de se ren-
dre. Je disposai tout pour
un prompt départ. J'évitois
cependant de me trouver
seul avec Canfade : j'avois
même résolu de ne lui point
dire adieu ; mais je n'étois
pas assez coupable , & je
devois enfoncer le poi-
gnard dans le sein de mon
ami.

Deux jours avant celui
que j'avois fixé pour mon
départ , je descendis sur le
soir dans le jardin , & je

Conte Indien. 245

portai tristement mes pas vers ce cabinet de verdure d'où étoit parti le trait qui m'avoit blessé : ce souvenir me causa une vive émotion ; elle redoubla à la vue de Canfade : elle étoit sur ce même lit de gazon où je l'avois vue avec Azor ; ses yeux étoient attachés à la terre , ses joues baignées de larmes ; elle ne me vit pas entrer ; je restai quelques momens incertains de ce que je ferois ; enfin , ne pouvant résister à l'état où je la voyois , je me précipitai à ses genoux , je les

244 *Mirza & Fatmé,*
embrassai, & les trempant
de mes pleurs: *Ah, Cansade,*
lui-dis-je, que ne puis-je ra-
cheter de mon sang ces pré-
cieuses larmes que vous ver-
sez! mais je n'en suis pas di-
gne Non, me répon-
dit-elle, vous ne l'êtes pas,
vous qui avez pu m'aimer;
vous qui avez à-présent la
cruauté de m'abandonner:
mais je ne sais ce que je vous
dis; fuyez mon trouble; que
me voulez-vous? Que faites-
vous ici? Laissez-moi mou-
rir, partez, vous devez me
fuir, je l'ai voulu, je le veux
encore; il le faut; ne m'ôtez

• Conté Indien: 245

point la force de vous le redire ; songez-vous qu'Azor est votre ami , qu'il est mon mari ? Craignez que je ne l'oublie , & je l'oublierois ; quand je vous vois , je ne puis que vous aimer ; vous êtes un cruel..... Que pouvois-je devenir à de pareils discours ? A ces reproches enflammés d'amour , & dont je fus tout-à-coup embrasé moi-même , je ne me reconnus plus : mes remords , mon ami , ma vertu , tout disparut à mes yeux ; je ne vis plus que Canfade: elle n'avoit jamais

246 *Mirza & Fatmé;*
été si belle ; un regard
inexprimable qu'elle jetta
sur moi , le trouble qui s'y
peignoit , & quel trouble !
acheva de m'égarer : *Oüi ,*
s'en est fait , oüi , Canfade ,
je vais partir , lui dis-je , en
fondant en pleurs , & alors,
dans un transport que
j'ignorois moi-même , sans
aucune intention d'être
coupable , je colai mes
lèvres sur les siennes ; &
Canfade éperdue , sans
parole , & comme étouffée
de ses soupirs , qui se
confondoient avec les
miens... Oh souvenir qui

Conte Indien. 247

me tue , l'amour eut l'affreux pouvoir de faire de nous ce qu'il voulut , nous ne fûmes pas ce qu'il en faisoit , & le crime fut consommé.

Le Vieillard s'arrêta là ; son visage se couvrit de pleurs , & puis continuant son récit : Revenus , dit-il , de ce profond , de ce magique oubli de nous-mêmes , confus & consternés tous deux , Canfade tout-à-coup s'arracha de mes bras , & me rejetant avec effroi , où suis-je , s'écria-t'elle , *malheureuse ! qu'ai-*

248 *Mirza & Fatmé,*
je fait ? Me voilà donc
perdue ? Elle tomba dans le
plus violent désespoir. Le
mien n'étoit pas moindre ;
mais je me fis violence pour
arrêter les effets du sien :
enfin nous nous séparâmes
le cœur déchiré de remords,
& sans oser nous regarder ,
nous nous dîmes adieu pour
toujours. Hélas ! il n'étoit
plus tems : le malheureux
Azor étoit venu au moment
le plus vif de notre entre-
tien ; il n'avoit pas entendu
nos paroles , mais il avoit
vu nos actions ; jugez ce
qu'il dûnt sentir. J'ignorois

Conte Indien. 249

qu'il fût mon crime ; mais je n'en craignois pas moins la vûe : comment soutenir les regards de mon ami , que je venois de trahir ? On me dit qu'il venoit de partir pour une maison que nous avions à deux lieues , & qui étoit un rendez-vous de chasse. Je m'étonnai qu'il fût ainsi parti tout seul , mais je n'en soupçonnai point la cause : je me couchai , ne dormis point , & me levai de grand matin : la vûe de mon crime ne me quittoit point ; il me poursuivoit ; il me punissoit

280 *Mirza & Fatmé,*
sans relâche ; je ne fais
quel pressentiment funeste
ajoutoit à l'horreur que
j'avois de moi-même. On
m'apporta une lettre d'A-
zor ; je sentis ma main
trembler en l'ouvrant ; les
caractères en étoient mal
formés : en voici les propres
termes , ils sont gravés dans
mon cœur qu'ils déchirent..
Pardonnez , si en vous les
rapportant , les larmes &
les sanglots étouffent ma
voix.

» Au moment où vous
» lirez cette lettre, Azor ne
» fera plus : je vous vis hier

Conte Indien. 251

» dans les bras de Canfade :
» oh ! mon ami , j'ai senti
» des mouvemens de ven-
» geance ; je les déteste , &
» les désavoue en mourant :
» puissiez-vous être heureux
» avec Canfade , & ne vous
» point trahir tous deux !
» puissiez-vous ne connoître
» jamais la douleur que
» j'éprouve ! adieu , mon
» honneur m'est bien cher ;
» mais c'est encore moins sa
» perte que celle de votre
» amitié qui me tue.

A cette lecture je fis un
cri affreux , & demandai
promptement un cheval :

252 *Mirza & Fatmé* ;
j'étois tout tremblant , &
hors de moi-même , je
criois , je pleurois , je
m'agitois : on avertit Can-
fade ; elle accourut : je
fis un nouveau cri en la
voyant : *Lifex* , lui dis-je ,
en lui donnant la lettre :
elle la lût , & tomba éva-
nouie : j'ordonnai qu'on
prît soin d'elle ; je montai
à cheval ; je volai à cette
maison fatale : ç'en étoit
fait ; je n'y trouvai que le
corps pâle & sanglant
d'Azor. Comment vous
peindre l'affreux déchire-
ment que je sentis à cette

Conte Indien. 253

vûe ? Je me jettai sur le corps de mon ami , sans verser une larme ; mais en poussant des cris aigus ; & voyant près de lui le poignard dont il s'étoit percé , je le saisis , & m'en frappai ; le coup glissa ; j'allois redoubler ; on me désarma ; je tombai sans connoissance : on profita de ce moment pour me porter dans un lit , & pour panser ma blessure. Lorsque je revins à moi , je détestai le soin qu'on en avoit pris ; je voulus arracher les bandages ; mais on m'observoit,

254 *Mirza & Fatmé,*
& on eut la cruauté de s'y
opposer; une fièvre violente
me prit ; je touchai à ma
dernière heure ; mais j'eusse
été trop heureux de mourir ;
mon crime méritoit une
longue expiation. La nature
fut plus forte que mon
désespoir : elle me sauva ,
& on m'observa avec soin ,
jusqu'à ce que le tems m'eût
ôté, non le désir de la mort,
mais le dessein de me la
procurer moi-même. J'ap-
pris que Canfade , plus
heureuse que moi , n'avoit
pû résister à sa douleur.
Lorsque je fus entière-

Conte Indien. 255

ment rétabli , je pris le parti de fuir tous les hommes : le corps de Canfade & de mon ami avoient été mis dans le même cercueil ; je le fis transporter dans la solitude où vous m'avez trouvé ; je le déposai dans le sein de la terre ; j'élevai dessus un tombeau ; j'y plantai deux orangers : c'est-là que je passe presque tous les momens d'une vie que le Ciel prolonge pour me punir : la vûe de ce tombeau me déchire , & je ne puis m'en arracher ; chaque jour je le baigne de

256 *Mirza & Fatmé,*
mes pleurs , & je soupire
sans cesse après l'instant qui
doit mêler ma cendre à
celle de mon ami.

Fatmé fut extrêmement
touchée du récit d'Abdalla ;
mais comme elle étoit au-
dessus des foiblesses de son
sexe , Canfade lui paroissoit
inexcusable : Fatmé ignoroit
les séductions impercepti-
bles de la vanité, & ne com-
prenoit pas qu'on fût flattée
de paroître belle à d'autres
yeux que ceux de son amant.
Dès qu'elle fut rendue au
port le plus prochain , le
Vieillard se sépara d'elle
pour

pour retourner à sa solitude. Fatmé trouva un Capitaine de vaisseau, qui, moyennant une grosse somme, la reçut dans son bord, & fit voile pour l'Isle des Amis.

CHAPITRE VII.

Ville des Métamorphoses.

LE vent fut d'abord favorable ; mais au bout de quelque tems il changea, & devint si violent, qu'on fut obligé de s'y abandonner. Le vaisseau perdit

Y

258 *Mirza & Fatmé*;
sa route. Au quatriéme jour
on apperçut un port, vers
lequel on étoit poussé sans
pouvoir l'éviter : à cette
vue le Pilote fit un grand
cri, arracha sa barbe, &
déchira ses habits : *Nous
sommes perdus*, s'écria-t'il,
voilà la Ville des Métamor-
phoses : une Fée change tous
ceux qui ont le malheur d'y
aborder, les uns en meubles,
les autres en animaux; chacun
suivant son état ou ses inclina-
tions, est différemment méta-
morphosé. Il n'avoit pas ache-
vé, que le vaisseau, entraîné
par un courant rapide, étoit

Conte Indien. 259

déjà dans le port. Les gens de l'équipage furent changés ; ceux-ci d'une façon, ceux-là d'une autre ; quant à Fatmé, elle mit à son doigt l'anneau qui la garantissoit des enchantemens, entra dans la ville, & se mit à la visiter.

Il y avoit une grande place ronde, environnée de bâtimens où étoient les différentes salles des métamorphoses. La première où Fatmé entra étoit celle des Sultans : ils étoient métamorphosés en horloges bien dorées, rangées sur

260 *Mirza & Fatmé,*
une ligne ; les tambours de
ces horloges répondoient
par derriere à des cabinets
où les grands Vizirs ,
changés en grosses clefs ,
servoient à les monter : vis-
à-vis étoient de grands
bâtons à perroquets , sur
lesquels une partie des
Courtisans, changés en cet
oiseau , qu'on appelle
Butord ; les yeux fixés sur
le cadran, s'occupoient sans
cesse à regarder l'heure :
lorsqu'elle sonnoit, d'autres
Courtisans, changés en
pierres bien polies , for-
moient un écho qui la

Conte Indien. 261

répétoit. Ceux d'entr'eux qui avoient le plus de génie étoient transformés, les uns en vers luisans, les autres en une espèce d'araignées très-vénimeuses, qui se dévorent : il y avoit dans la même salle quelques belles poules jaspées, & beaucoup de dindes qui faisoient la rouë : c'étoit les femmes de la Cour : les galans Petits-mâtres avoient été changés en rats musqués ; quant aux vieilles coquettes, la Fée en avoit fait un meuble qu'on appelle Bergere : ses Pages se jettoient dessus en

262 *Mirzā & Fatmé,*
venant regarder l'heure.
Au-dehors de la salle étoit
une volière où les Sultans,
distingués par leurs lumières
ou par leur bonté, avoient
été métamorphosés, les uns
en aigles, les autres en
pélicans (a) : cette volière
étoit peu garnie.

Fatmé entra ensuite dans
une grande basse-cour : une
infinité de ces gros oiseaux
stupides & voraces, qu'on
appelle *Goulus*, y traînoient

(a) Le Pélican est l'emblème de
l'amour paternel, & conséquem-
ment de celui que les bons Rois ont
pour leur peuple.

Conte Indien. 263

orgueilleusement un ventre ignoble & lourd , qu'ils étoient continuellement occupés à remplir. Une inscription apprit à Fatmé que ceux qui avoient été ainsi changés , avoient été des Trésoriers du Prince : elle auroit pû s'y tromper , & les prendre pour des Bonfes ; mais ceux-ci avoient été autrement métamorphosés : la Fée en avoit une volière , où Fatmé vit des grues , des fins merles , & quelques oiseaux de paradis : un grand nombre d'autres changés en saute-

264 *Mirza & Fatmé;*

relles, voloient dans les champs par nuées : elles dévoroient la recolte, & se nourrissoient auffi d'insectes : elles les faisoient à la faveur d'une nuit factice, qu'elles formoient en s'élevant par troupes : elles endormoient ces insectes, en les berçant dans leurs pattes, & en faisoient de bons repas.

Fatmé parcourut successivement toutes les salles, volieres, ménageries, &c. qui contenoient différentes métamorphoses.

Dans la voliere des beaux esprits

Conte Indien. 265

esprits elle vit un ou deux cignes, beaucoup de perroquets, & quelques vieilles perruches ; il y avoit aussi des paons qui étaloient sans cesse leur belle queue, & ne regardoient jamais leurs pieds : une dernière salle que Fatmé visita, étoit pleine de tombeaux, de bustes, & autres monumens antiques ; plusieurs Erudits changés en lampes sépulchrales, y répandoient un foible jour. Quelques-autres étoient à la porte, métamorphosés en baudets chargés de momies.

Z

Fatmé sortit de cette salle, & se retrouva dans la place, au milieu de laquelle s'élevoit le Palais de la Fée: en marchant vers ce Palais, elle ôta sans y penser l'anneau de son doigt, & le laissa tomber, Aussitôt une pie l'enleva: la pie s'étant arrêtée à dix pas, Fatmé courut après elle, la pie reprit son vol, & s'éloigna encore de dix pas. Fatmé courut de nouveau, & de nouveau la pie s'envola: Fatmé continuant toujours de la suivre, la pie entra dans une

Conte Indien. 267

cour du Palais, & Fatmé y entra après elle ; nous l'y laisserons, & nous irons retrouver le Prince dans l'Isle où nous l'avons laissé.

CHAPITRE VII.

Colombe ; Talisman ; Arrivée du Prince à Lahor. Goujons, Conseil, &c.

UN jour qu'en rêvant à Fatmé, Mirza erroit dans un de ces beaux bocages, dont Zulmis lui avoit fait la peinture, il vit

Z ij

268 *Mirza & Fatmé ;*

à quelques pas de lui une colombe d'une blancheur éclatante, à l'exception de son col, qui paré de couleurs vives & changeantes, sembloit entouré d'un collier d'opales : elle avoit sur-tout les plus beaux yeux du monde , & le regard si touchant, qu'on ne pouvoit la voir sans intérêt. Sitôt qu'elle apperçut le Prince, loin de fuir, elle parut transportée : elle courut vers lui ; & volant sur son épaule, lui présenta son petit bec, en battant des aîles. Mirza surpris de

Conte Indien. 269

voir une colombe si privée, lui fit mille caresses, & sentit que son cœur s'intéressoit pour elle. Il la mit dans son sein; & de ce moment la colombe & le Prince devinrent inséparables: les jours de Mirza en coulerent avec moins d'ennui; comme tout lui rappelloit ce qu'il avoit perdu, il trouvoit que les yeux de la colombe ressembloient à ceux de Fatmé; son regard lui paroissoit sur-tout le même; il soupiroit & l'accabloit des plus tendres baisers; la colombe de son

270 *Mirza & Fatmé,*
côté lui faisoit toutes les
innocentes caresses qu'une
colombe peut faire; souvent
aussi ses yeux s'attachoient
sur lui, & répandoient des
larmes; il sembloit qu'elle
eût voulu parler, & qu'elle
s'efforçoit d'exprimer par
ses regards ce qu'elle ne
pouvoit prononcer.

Un jour que seul avec
elle il se promenoit sur le
bord de la mer, il apperçut
la barque qui avoit trans-
porté Zulmis & sa Femme
dans l'Isle: il y entra sans
dessein; aussi-tôt la barque
se mit en mouvement d'elle-

Conte Indien. 271

même , & fendit la mer avec une si grande vitesse , que le Prince en un instant perdit de vûe le rivage : il s'attendoit à périr , & serrant la colombe contre son sein , il craignoit plus pour elle que pour lui-même : mais après quelques heures d'une course très-rapide , il découvrit un nouveau rivage , où la barque alla se rendre : il en descendit avec la colombe , s'assit près d'un arbre , la caressa , & s'endormit. Pendant qu'il dormoit la colombe vit un vautour dans les airs , la

272 *Mirza & Fatmé,*

peur la fit sauver dans un bois ; le vautour la poursuivit : elle lui échappa ; mais ce fut après un long vol ; & lorsqu'elle voulut aller rejoindre le Prince, elle ne put retrouver le chemin.

Quand le Prince s'éveilla, & ne vit plus la colombe, il fut désespéré : il parcourut tous les environs, ne cessant de l'appeller. Il eut longtemps continué ses recherches : mais la Fée du Malheur parut devant lui : Prince, lui dit-elle, à quoi perdez-vous des instans pré-

Conte Indien. 273

cieux? Avez-vous oublié dans quel dessein vous êtes parti pour Lahor? Vous n'en êtes qu'à une journée ; hâtez-vous de vous y rendre , & justifiez les soins que j'ai pris de vous. Tenez, ajouta-t'elle, voilà un talisman qui a la vertu de faire parler sincèrement les hommes : ceux à qui vous aurez affaire ne pourront vous tromper ; pour les femmes on n'a point encore trouvé de talisman qui eût ce pouvoir.

Le Prince obéit à la Fée ; & se rendit à Lahor : il y trouva le nombre de ses

274 *Mirza & Fatmé;*

partisans beaucoup augmenté. Noureddin détesté des peres & des maris , s'étoit fait successivement haïr de toutes les femmes : plus il avoit de quoi leur plaire, moins elles lui pardonnoient sa légéreté : son insolence & son indiscretion achevoient de l'en faire abhorrer ; non qu'elles exigeassent de lui une discrétion pénible : elles vouloient bien qu'on fut qu'il les avoit, & elles étoient les premières à s'en vanter ; mais il publioit leurs défauts cachés , & il en faisoit

Conte Indien. 275

des railleries avec une troupe de fats d'élite, qui faisoient profession de plaire aux femmes, & de les mépriser.

D'un autre côté, Taher gouvernoit en homme qui croit pouvoir impunément opprimer : les peuples gémissans pouissoient vers le Trône des cris qui n'étoient point écoutés : dans ces circonstances il arriva une chose qui acheva d'indisposer les esprits.

Il y avoit deux jours de l'année où le Chef des Bramines présentoit en céré-

276 *Mirza & Fatmé*;
monie à Mahmoud certains
gros (a) goujons qu'on
pêchoit dans les étangs de
la grande Pagode. Le Sul-
tan mangeoit en public ces
deux jours-là , & devoit
s'abstenir de tout autre
mets. Mahmoud , qui étoit
fort gourmand , le trouvoit
insipide , & quelque habi-
les que fussent ses cuisiniers,
il ne favoient plus à quelle
fausse lui faire avaler le
goujon. Le Divan s'assem-

(a) Chardin dans son voyage de
Perse parle d'un étang où il y avoit
des poissons sacrés. Tom. 1. p. 91.
Ed. in-4°.

bla par son ordre : Je veux, dit Mahmoud , qu'on avise aux moïens de m'épargner deux mauvais repas ; les goujons m'affadissent l'estomac ; je ne vois pas à quoi il m'est bon d'en manger , & je voudrois bien savoir si l'on en sert aux Princes mes voisins. Sire, n'en doutez pas , répondit le grave Nadir , l'usage des goujons est aussi étendu que le culte de Visnou ; il n'y a de différence que dans la sauce. Les étangs des Bramines sont pleins de goujons ; c'est leur revenu : si V. M. se dispense d'en manger, il est

278 *Mirza & Fatmé,*
à craindre que vos Sujets ne
veussent aussi s'en dispenser ;
& que deviendrait alors la
subsistance des bons Peres
Bramines ? Votre très-reli-
gieuse Majesté n'ignore pas
d'ailleurs que le Vedam re-
commande très-expressément
cet usage , & qu'on n'est ja-
mais plus agréable à Visnou,
que lorsqu'on a quelque gou-
jon dans le ventre. Tataré,
dit le Sultan, ne me ferois-
tu pas aussi manger ce que le
Grand Lama(a) envoie aux

(a) Grucher assure que les Grands
du Tibet se procurent avec beau-
coup d'empressement quelques par-

Princes du Tibet ? *Visnou* ,
 ma foi , s'embarrasse bien de
 cela : que ceux qui aiment les
 goujons en mangent : il y
 aura moins de Bramines ;
 qu'importe ? *Ma Majesté* sera
 religieuse tant que tu voudras ;
 mais il ne sera pas dit qu'on
 lui fasse ainsi avaler des gou-
 jons : Et vous , ajouta-t'il ,
 en se tournant vers *Taher* ,
 votre avis ? *Sire* , dit *Taher* ,
 on doit craindre de méconten-
 ter les Bramines ; mais il

ties des excréments du Grand Lama.
 On les porte en relique au col , &
 on en mêle dans les alimens. *Hist*,
Gen. des Voyages , t. 7.

280 *Mirza & Fatmé,*

*faut craindre encore plus de
mécontenter votre estomac :
l'embonpoint sacré de votre
ample Majesté importe au
bonheur de l'Etat , & je crois
qu'il est du bien public qu'elle
se dispense d'un usage qui
pourroit la maigrir : on pour-
roit , cependant , tout conci-
lier , en servant en public un
repas de goujons à Votre
Majesté ; elle n'en tâteroit
que pour la forme , & se gor-
geroit en particulier de mets
plus à son goût. Par mon
ventre auguste , s'écria le
Sultan , tu es , après moi , le
plus grand esprit de mon
Royaume :*

Royaume : si j'avois quatre hommes comme toi dans mon Divan , je serois bientôt le maître du monde : je m'en tiens à ton avis , l'expédient est bon. Les Bramines n'en penserent pas de même ; l'innovation leur parut dangereuse , & ils ne manquerent pas de décrier Mahmoud & son Ministre dans l'esprit des peuples.

Dans ces circonstances le Prince étant arrivé à Lahor , vit en secret ses partisans , & se servit du talisman de la Fée , pour démêler ceux sur qui il

Aa

282 *Mirza & Fatmé*;

pouvoit compter , & les différens motifs qui les attachoient à lui. Son Parti étoit composé de trois classes. La première , qui se réduisoit à quelques-uns , étoit de ceux qui aimoient leur devoir , ou sa personne ; ceux qui haïssoient le gouvernement présent , formoient la seconde , & n'étoient pas en petit nombre ; la troisième & la plus considérable étoit de ceux qui n'espéroient de fortune que dans une révolution. Au reste il ne faut pas croire que ces différens ressorts

Conte Indien. 283

fussent aussi simples que nous le disons : ils étoient compliqués de beaucoup d'autres moins sensibles , & que ceux qu'ils faisoient agir ne connoissoient pas toujours : car le talisman apprit au Prince qu'il y avoit peu d'hommes qui eussent un systême de conduite & des desseins suivis ; que ce qu'ils croyoient leur intérêt , étoit véritablement leur boussole : mais que cette boussole étoit sujette à des variations continuelles ; que dans ceux-mêmes qu'elle dirigeoit

284 *Mirza & Fatmé*;

vers un point fixe , elle avoit de fréquentes déclinaisons ; que , cependant , comme certains plages ont leurs courans & leurs vents alifés , la plûpart des hommes avoient des habitudes , & que c'étoit sur ces habitudes qu'il falloit compter , bien plus que sur ce qu'ils appelloient leurs principes , & que sur ce qu'on jugeoit devoir être leur intérêt.

Mirza en s'occupant à connoître & à fortifier son parti , ne négligea pas de faire toutes les recherches

Conte Indien. 285

qui pouvoient l'éclaircir du fort de Fatmé ; mais il n'en put rien découvrir , & son inquiétude fut d'autant plus grande , qu'il fut que Noureddin avoit fait de son côté des recherches , qu'il avoit toujours un étroit commerce avec l'Enchanteur du volcan , que souvent ils disparoissoient ensemble , & parcouroient les airs sous différentes formes , & que depuis quelques jours on les avoit vû s'élancer du Palais sous celle de deux gros oiseaux de proie.

CHAPITRE VIII.

*Mirza passe à la Cour du Roi
de Candahar ; Effets du
Talisman ; Secours qu'il
obtient.*

QUELQUE favorable
que fut pour Mirza la
disposition des esprits , il
vit bien qu'il ne devoit es-
pérer aucun mouvement
considérable sans des se-
cours étrangers : les troupes
du Sultan que Taher avoit
soin de bien traiter, tenoient

Conte Indien. 287

tout le monde dans la crainte. Cette considération l'engagea à passer lui-même à la Cour de Candahar où Boufangir l'avoit précédé. Il apprit de lui qu'elle étoit partagée en deux partis, que le Sultan étoit gouverné par la Reine sa mere, qui étoit gouvernée elle-même par deux Visirs, que l'un qui se nommoit Tanguz étoit Général des Eléphans; que l'autre qu'on appelloit Mossoul étoit le chef des Eunuques. Le Prince alla les voir, & n'oublia pas son Talisman. Il fut d'abord

288 *Mirza & Fatmé,*
chez Zangut : vos intérêt ;
lui dit Zangut , me sont fort
indifférens , il m'importe peu
que ce soit vous ou un autre
qui regniez à Lahor ; mais il
m'importe beaucoup d'attirer
à moi tout le pouvoir ; la
guerre m'est bonne à ce dessein :
elle me rendra nécessaire , me
fournira les moyens d'avan-
cer mes créatures , & de m'en
attacher de nouvelles , ainsi
comptez que je vous servirai
avec tout le zèle & toute la
chaleur que j'ai pour mes pro-
pres intérêts.

Le Prince passa ensuite
chez Mossoul : Prince , lui
dit

Conte Indien. 289

dit celui-ci , votre intérêt ne m'est rien , je ne considère pas même celui de l'Etat : je pense uniquement à ce qui m'est avantageux ; c'est de conserver la paix : pour vous servir , il faudroit la guerre , soyez sûr que je n'oublierai rien pour vous traverser.

La force du Talisman arracha ces paroles aux deux Visirs ; mais on juge bien que ce ne fut pas sans convulsion : il leur fut impossible de les retenir , & ils ne pouvoient comprendre ce qui les rendoit sinceres si

B b

290 *Mirza & Fatmé,*
mal-à-propos , & pour la
premiere fois de leur vie :
les Courtifans ne furent pas
moins sinceres, & on peut ju-
ger par-là de l'excellence du
Talisman : fuivant qu'ils
étoient attachés à l'un ou
à l'autre Visir, ils répondi-
rent au Prince qu'ils le fa-
voriferoient, ou lui feroient
contraires : à l'égard du
Sultan , il dit à Mirza qu'il
falloit sçavoir ce que pensoit
la Reine mere , qu'il ne se
mêloit de rien, que l'Etat iroit
toujours assez bien pour lui ;
& que pourvu qu'il bût frais,
& mangeât chaud, il s'em-

Conte Indien. 291
barrassoit fort peu du reste.
La Reine Mere étoit
femme, ainsi le Talisman
n'agit point sur elle : le
Prince en fut très-bien re-
çu ; elle parut prendre à lui
le plus grand intérêt, mais
elle ne decidoit rien, &
demeuroit suspendue entre
les deux Vifirs.

Heureusement pour Mir-
za, un grand événement
vint à son secours & rom-
pit l'équilibre : Mossoul
marcha étourdiment sur la
pate du petit Epagneul de
la Reine mere, il fut dis-
gracié ; son crime parut si

B b ij

292 *Mirza & Fatmé*;
capital, qu'il ne fut plaint
de personne, & que de
cette foule de gens qui, un
moment auparavant, lui
faisoit bassement la cour,
il n'y en eut pas un qui ne
dit que c'étoit un misérable,
& que la Reine mere étoit
bien bonne de lui laisser la
vie. Tanguit devint alors tout
puissant, & Mirza obtint
les secours qu'il deman-
doit.

CHAPITRE X.

Dénouement.

MIRZA & Boufangir
entrèrent bientôt
après dans le Royaume de
Lahor à la tête d'un corps
de troupes que le grand
nombre de mécontents qui
vinrent s'y joindre, rendi-
rent une armée considéra-
ble. Un jour de halte , le
Prince étant allé à la chasse
dans une grande forêt, près

294 *Mirza & Fatmé,*
de laquelle l'armée cam-
poit, il se laissa tellement
emporter à son ardeur, qu'il
perdit sa suite & s'égara :
après avoir cherché inutile-
ment sa route, excédé de
fatigue, il descendit de che-
val & s'assit au pied d'un
cedre sur le bord d'un ruis-
seau. A quelques pas de lui,
il apperçut une colombe
qui venoit boire à ce ruis-
seau ; c'étoit celle-là même
qu'il avoit été si fâché de
perdre : le Prince l'appel-
la, & elle couroit à lui en
battant des ailes, lorsqu'il

Conte Indien. 295

la vit tout d'un coup se tapir
contre terre & pousser un
cri. Le Prince en ayant
cherché la cause, vit deux
Vautours, l'un noir & l'autre
blanc, qui se balan-
çoient dans les airs prêts à
fondre sur la Colombe. Il
prit une flèche, & la tira si
heureusement, que les deux
oiseaux carnaciers percés
du coup, & traversés du
même fer, tomberent morts
à ses pieds : aussitôt la terre
trembla, le Ciel s'obscur-
cit, le tonnerre gronda : un
moment après le Ciel rede-
vint clair & serein, la terre

296 *Mirza & Fatmé* ;
ne fut plus agitée ; mais au
lieu des deux Vautours , le
Prince fut bien surpris de
voir à ses pieds le corps de
Nourreddin sans vie & na-
geant dans son sang ; il ne
douta pas que l'autre Vau-
tour ne fût l'Enchanteur du
Volcan , & que pendant
l'obscurité, il n'eût été en-
levé par un pouvoir furna-
turel. Cependant la Colom-
be vola sur le Prince avec
un nouveau battement d'aî-
les : Mirza lui marqua par
mille caresses la joie qu'il
avoit de l'avoir retrouvée :
comme le jour baissoit, il la

Conte Indien. 297

Mit dans son sein, & ne fçachant de quel côté tourner ses pas, il se laissa guider à une clarté sombre qu'il aperçut de loin. Cette clarté le conduisit à l'avenue d'un château, dont la façade couverte d'une tenture noire, étoit lugubrement illuminée par des lampions disposés en forme de larmes : il traversa les cours & un vestibule tendus & éclairés de même, & parvint à un salon boisé d'ébene. Vingt lampes d'or pendoient du plat-fond : sous un dôme noir qui étoit au mi-

298 *Mirza & Fatmé,*
lieu , s'élevoit un lit de
parade sur lequel étoit un
vilain Nègre habillé d'une
étoffe d'or brodée de pier-
reries : deux perles d'un prix
inestimable pendoient à ses
oreilles : deux femmes es-
claves étoient au chevet du
lit , & chassoient les mou-
ches avec des quenues de
Paon : au pied une vieille
fort bossue sembloit abîmée
dans une douleur profonde.
Il y avoit aux deux côtés
douze femmes d'une beauté
ravissante , dont six étoient
brunes , & six étoient blon-
des : elles étoient vêtues

Conte Indien. 299

d'une robe traînante de satin noir , avoient de longs crêpes , le sein découvert , & les cheveux épars : *O le plus beau des fils de la terre , (disoient-elles au plus vilain des monstres) comment la mort n'a-t'elle pas respecté tant de charmes ! Nous vous avons perdu , délices de notre ame ! Vous ne partagerez plus entre nous vos faveurs : l'Amour va s'enfermer dans votre tombeau , & nous laisser pour jamais dans les bras de la douleur. Comme elles disoient ces mots , une plaie profonde que le Nègre*

300 *Mirza & Fatmé,*
avoit dans le sein, fit jaillir
un filet de sang : ces douze
femmes poussèrent un cri
effroyable : la vieille se re-
tourna, & apperçut le Prin-
ce. Elle frémit à sa vûe, &
frappa des mains : une porte
s'ouvrit ; six Noirs affreux
parurent : *Voici, dit-elle,*
le meurtrier de mon fils, c'est
ce barbare qui a tué Char-
mant : qu'on le saisisse lui &
la Colombe, allez, condui-
sez les à la tour maudite chez
le Roi Kesra mon mari : que
ce pere infortuné vange snr
eux la mort de notre cher fils
l'Enchanteur du Volcan. Les

Conte Indien. 301

fix Noirs faifirent le Prince & la Colombe , & les conduifirent à la tour maudite par une allée de cyprés. En entrant dans cette tour, où tout infpiroit l'horreur & le défefpoir , leurs oreilles furent frappées d'un bruit confus de chaînes , de cris & de gémiffemens , que les fombres voutes de la tour faifoient affreufement retentir. On les conduifit devant le Roi Kefra , furnommé le Tyran. Il étoit dans un falon de marbre noir , affis fur un monceau de corps égorgés de fa main ,

302 *Mirza & Fatmé,*
& palpitans encore : c'étoit
des malheureux qu'il desti-
noit à servir son fils dans le
pays des Ames : leur sang
ruisseloit sur le marbre , les
mains du Tyran en étoient
degoutantes.

A la vûe des deux nou-
velles victimes qu'on lui
amenoit, il sentit une joie
féroce : ses yeux sanglans
étincelerent comme ceux
d'un Tigre qui a vû sa
proie.

Prince, dit-il à *Mirza*,
je n'ai jamais fait grâce à
personne, je te la ferai ce-
pendant, à une condition ?

Conte Indien. 303

Qu'elle est-elle, répondit le Prince ? Tiens, repartit Kefra, prens ce poignard, & égorges la Colombe; c'est elle qui est cause que tu as tué mon fils l'Enchanteur, je veux bien ne m'abreuver que de son sang, pourvu que ce soit toi qui me le présente. Mirza trouvoit de la lâcheté à sauver sa vie aux dépens de celle d'un animal innocent qui s'étoit mis sous sa protection, qu'on ne pouvoit voir sans l'aimer, & pour qui son cœur s'étoit d'abord vivement intéressé; mais lorsque jettant les yeux sur

304 *Mirza & Fatmé,*
elle, il la vit tendre le col;
& le lui présenter elle-même : *Non*, s'écria-t'il tout
attendri, *non*, trop généreuse
Colombe, tu ne mourras point
de ma main. *Est-ce là ta der-*
niere résolution, reprit le
Tyran, *songe que ta mort....*
Elle ne me fait point de peur,
interrompit le Prince : *O*
ma chere Fatmé, tu n'es plus,
sans doute, & je brûle de te
rejoindre. Tu la rejoindras
plûtôt que tu ne penses, dit
Kefra, mais ce sera pour
périr avec elle : reconnois-
là dans celle que je voulois
te faire immoler. A ces mots
Kefra

Conte Indien. 305

Kesra toucha la Colombe avec une baguette noire; la Colombe disparut, & montra Fatmé aux yeux du Prince. O ma chere Fatmé! O mon cher Mirza! s'écrierent-ils tous deux à la fois. Qu'on les charge de chaînes, dit le Tyran en les interrompant, & que traînés dans un cachot, on laisse à la faim le soin d'y creuser leur tombeau.

Cet ordre barbare fut exécuté: dans les premiers momens, Fatmé & le Prince, malgré l'horreur du cachot & le poids des chaînes, ne sen-

306 *Mirza & Fatmé,*
tirent que le plaisir de se
revoir : ils se conterent mu-
tuellement ce qui leur étoit
arrivé. Fatmé dit au Prince
comment une Pie lui ayant
enlevé son anneau dans la
ville des Métamorphoses ;
elle avoit été changée en
Colombe : mais la douceur
de cet entretien fit bientôt
place à la douleur la plus
amere. On ne peut en ef-
fet imaginer rien de plus
cruel que la situation de ces
deux Amans. Ils étoient
attachés à un poteau vis-
à-vis l'un de l'autre avec
une chaîne de fer qui en-

Conte Indien. 307

touroit leurs corps ; le Tyran ingénieux dans sa cruauté , avoit voulu que la sombre lueur d'une lampe éclairât le cachot , afin que périssant d'un supplice lent & cruel , l'un & l'autre vît les horreurs de la mort se peindre sur le visage de ce qu'il aimoit. Tous deux se regardoient & fondoient en pleurs : au bout de quelques jours qu'ils passerent à gémir sur le sort l'un de l'autre , n'ayant de nourriture que celle de leurs larmes , d'entretien que celui de leurs souffrances, Fatmé

308 *Mirza & Fatmé;*

tomba dans une langueur
que chaque instant augmen-
toit : semblable à une fleur
qui ne tire plus de suc de la
terre , dont les vives cou-
leurs s'effacent , & que sa
foible tige ne soutient qu'à
peine , elle laissa tomber sa
tête : le vif incarnat de ses
joues étoit éteint , la pâleur
de la mort les couvroit , ou
si dans quelques instans son
teint livide se ranimoit en-
core , c'étoit du feu cruel
qui la dévorait. Mirza se
consumoit aussi , quoique
plus lentement , & déjà leurs
yeux desséchés refusoient

Conte Indien. 305

Des larmes à l'expression de leur douleur. *Ciel !* disoit le Prince à Fatmé, *c'est donc pour vous voir périr que je vous ai retrouvée ! Pour voir la mort s'approcher de vous par degrés , & défigurer ces traits charmans que j'adore ! Quoi ! ce qu'il y a de plus parfait dans la nature , l'ornement de la terre , l'amour du Ciel , Fatmé est abandonnée à un sort barbare , & je ne puis la secourir ! Ce corps que l'Amour seul auroit dû serrer de ses nœuds charmans , est lié d'une horrible chaîne , & je ne puis la briser , je n'en puis*

310 *Mirza & Fatmé,*
ajouter le poids à la mienne !
Roi cruel , épuise sur moi tes
tourmens , mais laisse-toi
désarmer à la beauté , les plus
barbares reconnoissent son
empire. Fatmé entendit à peine ces paroles touchantes : elle n'y répondit que par un foible regard , & déjà elle ne voyoit plus le désolé Mirza qu'à travers un nuage , lorsqu'un bruit effroyable se fit entendre , tel que celui d'un vaste édifice qui crouleroit à la fois de tous les côtés : Fatmé & Mirza perdirent le sentiment. Quel fut leur étonnement ,

Conte Indien. 311

lorsque revenant à eux, ils se trouverent à côté l'un de l'autre, non dans un cachot, mais sur un sofa dans le Palais du Royaume de Lahor, & ne se ressentant pas plus de ce qu'ils avoient souffert que s'ils se fussent éveillés d'un songe.

Sortez d'étonnement; leur dit la Fée du malheur en se montrant à eux, c'est moi qui vous ai secouru, & qui ai toujours veillé sur vous: ce n'est que pour vous éprouver, que j'ai paru vous abandonner à vous-mêmes: avec cette

312 *Mirza & Fatmé ;*
baguette, j'ai renversé la Tour
maudite jusqu'en ses fonde-
mens, les monstres qui l'ha-
bitaient ont été ensevelis sous
ses ruines ; au moment que la
Tour s'abîmoit, je vous ai
transporté dans ce Palais qui
est actuellement le vôtre. Tan-
dis que vous étiez dans les
prisons de Kesra, Bousangir
après vous avoir fait inuti-
lement chercher, a marché
vers Lahor : à son approche
il s'est fait une révolution
dans laquelle Mahmoud &
son Ministre ont péri. La Fée
finit par exhorter le Prince
à se rendre digne de ce
qu'elle

Conte Indien. 313

qu'elle avoit fait pour lui :
Vous allez regner , lui dit-elle , ne laissez point endurcir votre cœur à la prospérité , & ne m'oubliez jamais : Adieu , Prince , Fatmé fera votre bonheur , faites celui de vos sujets.

F I N.

D d

E P I S T R E

*A Monsieur C***.*

DES vulgaires humains que la foule im-
bécille

Au joug des préjugés, soumettre un front do-
cile ;

Que jouets éternels de l'erreur & des Grands ;
Peu frappés des vertus, éblouis par les rangs ,
Ils érigent en Dieux les Tyrans de la terre ;
Peuples qu'a si souvent écrasés leur tonnerre ;
Votre servile cœur les adore & les hait ,
Le sage les méprise , obéit & se tait.

Je fais , mon cher C*** , qu'instruit à son
Ecole ,

Du vain dehors des Grands , ton œil est peu
charmé ;

Qu'où l'on croit voir un Dieu , tu ne vois
qu'une Idole ,

Une pierre insensible , un bois inanimé ,
Qui sous la pourpre & l'or d'un ornement
frivole ,

Cache l'insecte vil dont il est consumé.

Dégagé , comme toi , d'une erreur trop
commune ,

Je ne m'éblouis point à leur trompeur éclat ;
Qu'un autre aille grossir une foule importune ;

Vil flatteur d'un illustre far
 Qu'il trouve le dédain en cherchant la for-
 tune ,
 L'indépendance est mon trésor.

Croit-on que sur un monceau d'or
 Au Palais de Plutus le bonheur ait son trône ?
 Ou qu'assis sous le dais d'un descendant
 d'Hector ,

La pompe des Rois l'environne ?
 Laissons penser ainsi le vulgaire hébété :
 L'ennui , compagnon de la gêne ;
 Habite avec la dignité :

Rarement l'opulence hébergea la gaieté :
 C'est au tonneau de Diogene
 Qu'on la trouve souvent avec la liberté.

Des grandeurs orgueilleux esclaves ,
 Et vous de la fortune insolens favoris ,
 Non , non , n'espérez pas sous vos brillans
 lambris

Donner au bonheur des entraves ;
 Il fuit de vos Palais où volent les soucis
 Et couronné de myrthe en un séjour cham-
 pêtre

Il va s'asseoir au pied d'un hêtre.
 Entre Philemon & Baucis.

Pour moi borné comme eux au simple né-
 cessaire ,
 Dans un réduit obscur aux Muses consacré ;
 Je vis content de peu : mon bonheur ignoré
 Ne fait point insulter la publique misère.

Dd ij

Quand de l'astre brillant par le Guebré
 adoré ,
 Les ailes de Borée ont obscurci la face ,
 Que son char plus oblique effleure nos cli-
 mats ,
 Et brisant ses rayons dans des prismes de
 glace
 Réfléchit un jour pâle à travers les frimats ;
 D'une Cité bruyante habitant solitaire ,
 Loin des sors de tout caractère ,
 Des importants de tous États ,
 Avec quelques amis je vis en volontaire :
 Mais sitôt que la terre a ramolli son sein ,
 Lorsqu'avec les Zéphirs un diligent essain
 Ose quitter sa ruche & revoir les campagnes ;
 Je quitte aussi la mienne, & prompt à m'en
 tirer ,
 Avec les Muses mes compagnes
 Sous un Ciel libre & pur je vole respirer.

Ah quand du triste hyver l'uniforme li-
 vrée
 A long-tems de la terre effacé les couleurs ,
 Que l'œil prend de plaisir à la revoir parée
 Du brillant vêtement des fleurs !
 Ah qu'horriblement déchirée
 Du siflet aigu de Borée
 L'oreille entend avec plaisir
 La douce flute du Zéphyr !

C'est alors que du Ciel les fertiles nuées
 Descendent sur la terre , & fécondant son sein

Impregnent de leurs sels les semences cachées ,

Que les rayons actifs du Soleil plus voisin ,
Poussent dans les canaux la seve qui ferme-
mentre :

La terre alors conçoit & devient odorante ,
Le plus doux des parfums s'exhale dans les
airs ,

Sous l'aile du Zéphir tout s'empresse d'éclore ,
Et la scene de l'Univers

Sembellit chaque jour pour s'embellir en-
core.

Plein d'un espoir douteux l'avidé agricul-
teur

Voit la moisson dans l'herbe & le fruit dans
la fleur :

Un suc vivifiant circule en chaque plante :
Que dis je ! En tous les corps une seve brû-
lante

Hâte le germe actif des reproductons :
Sur la terre, dans l'air & jusqu'en l'onde
même ,

Plante, reptile, oiseau, quadrupede, pois-
son ,

Tout fraye, tout saillit, tout végete, tout
aime :

Charme de la nature, ame de l'Univers

C'est toi que sous des noms divers ;

O puissante Venus, le monde entier adore ?

Déesse du plaisir à qui tout doit le jour ,

Si tout est embelli par Flore

Tout est heureux par toi, tu fais regner l'a-
mour.

Que cette saison fortunée ;
 Quoique variable , a d'appas !
 C'est la jeunesse de l'année :
 Eh que ne pardonne t'on pas
 Aux graces dont elle est ornée ?

Je mets à profit ces beaux jours
 Dont l'astre des saisons dans sa brillante or-
 bite

Emporte & ramene le cours ;
 Le tems emporte , hélas , les nôtres bien plus
 vite ,
 Et les emporte pour toujours.

Tracerai-je à tes yeux , Ami , la douce esquisse
 De l'hermitage , où sans cilice
 Et pour l'amour du Créateur ,
 Traitant au mieux la Créature ;
 Hermite bien nourri de l'ordre d'Epicure ;
 Je trouve un facile bonheur
 Sous la simple Loi de nature ?
 L'hermitage est un bon Château
 Demeure commode d'un Sage . . .
 A ce mot tu ris ; mais pourquoi ?
 Ce Sage-là , ce n'est pas moi ,
 C'est le maître de l'hermitage *.

Le très-heureux époux d'une heureuse moitié
 Qu'exprès pour lui le Ciel embellit & fit naître ,
 Vrai Philosophe marié ,

* M. H * * * , ci-devant Fermier Général.

Mais point du tout honteux de l'être. 319

Alte-là, disent de concert

A l'Hôtel Royal de la Ferme

Les gros ventres du tapis verd;

Nous sommes d'avis qu'on l'enferme

Votre Sage: l'ami nous nous y connoissons

Il a perdu l'esprit, ou nous sommes des Bu-

ses:

Quitter (ceci va droit aux Petites-Maisons)

Le Palais de Plutus pour le taudis des Muses!

Négliger des trésors qu'il pouvoit entasser!

Est-il tems de jouir quand on peut amasser?

Oh la sottise est sans pareille!

Oui, Messieurs les Midas, j'en demeure d'ac-

cord;

Cachez bien cependant le bout de

vosre oreille,

A vos bonnes raisons il pourroit faire tort,

Mais que leur troupe aïde à bon droit s'é-

merveille

Sur un fait pour eux si nouveau

Revenons à notre Château.

Du pied que baigne une onde pure

S'élève un long côneau couronné de verdure:

De-là l'œil qui domine apperçoit d'un côté

La solitaire horreur d'une sauvage friche;

De l'autre une campagne riche;

Offre son tableau contrasté.

Bois, prés, vallons, colline, plaine;

Par leur différente beauté

Arrêtent la vûe incertaine

Dd iiij

Que bientôt lasseroit sans peine
 La plus belle uniformité,
 Mais du piquant attrait de la diversité
 La main de la nature orna ce paysage.

Tu vois par ce tableau qu'au sortir du ma-
 noir
 On peut errer au gré de son humeur volage
 Et variant son promenoir,
 Passer du riant au sauvage
 Suivant qu'elle dit blanc ou noir.
 Il est sur-tout, il est une verte prairie,
 Lieu charmant où les tendres cœurs
 Portent leur douce rêverie:
 Une jeu e Nayade y roule entre des fleurs
 Le crystal toujours pur de son onde chérie:
 Les saules des deux bords s'y courbent en ber-
 ceaux,
 Et le Zéphir badin agitant leurs rameaux,
 Semble se plaisir à voir leur image tremblante
 Qui se peint au miroir des eaux.
 Là sans aucun objet, mon esprit suit sa pente,
 Ainsi que l'onde suit son cours,
 Et mes réflexions imitent les détours
 De l'onde qui fuit & serpente.
 A l'aspect du flot argenté
 Qui coule sans effort sur une molle arene,
 Heureux, dis-je, un mortel qui voit en li-
 berté
 Au sein d'un doux loisir ses jours couler sans
 peine!

-S'ils vont se perdre enfin, par la pente du
tems,

Dans une mer-d'oubli, ténébreuse & sans
rive,

Du moins pendant leur course, hélas, trop
fugitive,

-Ils n'ont point essuyé la bourasque des vents:

Des préjugés écartant les nuages,

Leur Ciel n'a point été voilé,

Des passions évitant les orages

Leur cours n'a point été troublé :

L'amour a peut-être soufflé,

Mais c'est le souffle du Zéphire

Qui des eaux où Borée exerce ses fureurs

Agite doucement l'Empire

Et tapisse leurs bords de verdure & de fleurs.

Mais laissons reposer ma lyre

Eut-elle, cher C***, des accens plus flatteurs

Du ton grave bientôt tes oreilles sont lassées :

Pour plaire à ton esprit, ami de l'enjouement,

Il faudroit comme Horace être avec agrément

Ou le Philosophe des Graces,

Ou des ris, comme toi, le Poete charmant.

Moi qui ne peut voler avec eux sur tes traces,

Ami, je te dirai, du ton du sentiment :

O toi qui dans les tems contraires

Par des services peu vulgaires,

Cher C*** m'a si bien prouvé

Qu'il est des amis véritables,


Ce qu'en mon cœur j'avois trouvé,

Mais que l'on met au rang des fables.

Quitte pour quelque tems la superbe Cité
 Et ses Palais pompeux qu'un vain faste dé-
 core,
 Fais pour loger le luxe & non la volupté,
 Tu trouveras ici la douce liberté,
 Et l'amitié plus douce encore.

Non, non, mon cœur n'est point de ces sté-
 riles cœurs,
 Semblables aux terrains d'argile
 Que l'astre bienfaisant par qui tout est fertile
 Ne sauroit féconder par ses douces chaleurs.
 Mon cœur laisse germer le bienfait qu'on y
 sème,
 Et croit que l'amitié, cette fille des Cieux,
 Des biens que nous tenons de la bonté su-
 prême,
 Ainsi que le plus rare, est le plus précieux;
 On ne sent que l'on vit qu'en sentant que
 l'on aime.

F I N.



TABLE

DES

CHAPITRES

Contenus dans la premiere
& seconde Partie.

CHAPITRE **C**onseil ;
PREMIER. **C**hoix
d'un Visir ; Cérémonie des
Balances. page 13.

CHAP. II. Confidence du
Sultan au Chef de ses Eu-
nuques. Naissance d'un
Prince. 25.

T A B L E.

CHAP. III. Guerre avec le
*Candahar : Choix d'un
 Général : Arrivée de Mir-
 za : Evénemens de la Cam-
 pagne.* 29

CHAP. IV. Choix d'un
 nouveau Général nommé
*Bousangir : Succès de la
 Campagne : Valeur &
 humanité de Mirza :
 Paix avec le Candahar :
 Propos de la Cour sur Bou-
 sangir.* 37

CHAP. V. Amour de Mirza
 pour Fatmé. 44

CHAP. VI. Ignorance de
 Mirza sur son sort : Récit
 de ses voyages. 52

T A B L E.

CHAP. VII. *Qualité dont
le fils du Sultan avoit été
doué par une Fée. Propo-
sition qu'il fait à Mirza.*

79.

CHAP. VIII. *Déclaration
du Prince ; Les suites
qu'elle eut.*

89.

CHAP. IX. *Enchanteur du
Volcan : Maison de la
Vieille : Devoir à faire ;
Promesse de l'Enchanteur
à Noureddin.*

94.

CHAP. X. *Apparition de la
Fée du Malheur à Mirza.
Elle lui decouvre le Sang
dont il est né ; Parti qu'il
prend en conséquence. Son-*

T A B L E.

<i>ge de Fatmé.</i>	106.
CHAP. XI. <i>Mirza & Bou-</i>	
<i>sangir marchent vers la</i>	
<i>Capitale : L'Enchanteur</i>	
<i>du Volcan vient trouver</i>	
<i>Noureddin: Bataille.</i>	121.
CHAP. XII. <i>Ce qu'étoit de-</i>	
<i>venue Fatmé.</i>	127.
CHAP. XIII. <i>Ce que devint</i>	
<i>Mirza.</i>	133.

SECONDE PARTIE.

CHAP. I. <i>Embarquement</i>	
<i>de Mirza.</i>	143.
CHAP. II. <i>Isle de l'Opinion:</i>	
<i>Lunettes : Mont de Vé-</i>	
<i>rité.</i>	147.

T A B L E.

CHAP. III. *Tempête, Naufrage : Isle où le Prince aborde, &c.* 159.

CHAP. IV. *Histoire de Zulmis & d'Aglaé.* 171.

CHAP. V. 205.

CHAP. VI. *Histoire d'Abdalla.* 213.

CHAP. VII. *Ville des Métamorphoses.* 257.

CHAP. IX. *Colombe : Talisman : Arrivée du Prince à Lahor : Goujons : Conseil, &c.* 267.

CHAP. VIII. *Mirza passe à la Cour du Roi de Candahar : Effets du Talisman : Secours qu'il obtient.* 286.

T A B L E.
CHAP. X. & dernier.
Dénouement. 293.

Fin de la Table des Chapitres.

E R R A T A.

page 100. ligne 9. interrompant, lisez interrompit.

p. 135. lig. 13. Battier, lisez Dattier.

p. 153. lig. 8. sur un bloc, lisez sur un roc.

p. 166. lig. 11. Battier, lisez Dattier.

p. 199. lig. 8. l'ame, lisez l'anse.

p. 201. lig. 7. mengeâmes, lisez mangeâmes.

99 987654

